2e ANNÉE N° 56 LE N° 0$40 JEUDI 25 SEPT — 1941

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Funérailles Royales à Phnompenh



(Photo Lhuissier)

Les danseuses devant l'Urne

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT
DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

La France en marche : le sens de notre Révolution Nationale.

Révolution prolétarienne et réaction patriarcale

par Thierry MAULNIER

L'AVÈNEMENT de la grande industrie et l'évolution capitaliste des sociétés occidentales ont eu deux conséquences simultanées quant à la structure générale de ces sociétés : d'une part, elles ont créé une classe nouvelle, la classe du prolétariat industriel, sans attaches avec le passé, sans sécurité, sans patrimoine, masse flottante livrée à la merci de l'employeur sur le marché du travail. D'autre part, elles ont peu à peu évincé des positions dominantes de la société, au profit des nouveaux maîtres capitalistes de cette société, un certain nombre de catégories sociales qui y avaient jusqu'alors joué le rôle principal : l'aristocratie rurale, religieuse et militaire, le propriétaire terrien, le maître artisan, les détenteurs des anciennes formes d'influence sociale et de richesse. Ces catégories sociales, à un moindre degré que le prolétariat, mais de façon pourtant sensible, étaient elles aussi les victimes du capitalisme, par lequel elles se trouvaient en quelque sorte détrônées et dépossédées.

***

Au cours du XIX[e] siècle, qui vit en même temps que le triomphe et les abus du capitalisme l'avènement de la critique anticapitaliste, cette critique se partagea en deux tendances très distinctes, selon le milieu social d'où sortaient les polémistes ou les théoriciens, ou plutôt selon le point de vue où ils se plaçaient : on vit naître d'une part un anticapitalisme d'inspiration ouvrière, consacré à la défense du prolétariat, mettant tous ses espoirs dans cette classe nouvelle et manifestant des tendances révolutionnaires ; d'autre part, un anticapitalisme d'essence patriarcale et réactionnaire, condamnant l'économie libérale au nom du passé, et cherchant à provoquer un retour aux anciennes mœurs et aux anciennes formes de la vie sociale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ces deux anticapitalismes s'accordaient sur de nombreux points, en particulier lorsqu'ils dénonçaient l'inhumanité du système existant. Ils s'accordèrent même parfois dans l'ordre pratique : c'est ainsi que l'opposition légitimiste approuva les révoltes ouvrières contre la monarchie bourgeoise et libérale de Louis-Philippe.

⁂

Malgré ces conjonctions passagères, et même malgré les courageux efforts de compréhension faits de part et d'autre, malgré l'attention portée aux problèmes de la tradition et du sol par un anticapitaliste ouvrier comme Proudhon, malgré l'attention portée au problème du prolétariat moderne par un aristocrate anticapitaliste comme La Tour du Pin, les deux tendances n'en restaient pas moins profondément différentes. Le désaccord apparaît plus grand encore, si l'on quitte les doctrines élaborées par des esprits particulièrement hauts et lucides pour considérer la masse des espoirs, des ressentiments, des regrets, des inspirations dans les milieux sociaux auxquels les réformateurs voulaient précisément apporter le renfort d'une doctrine positive et complète. Alors, il faut bien constater qu'à notre époque encore, à la veille de la seconde guerre mondiale et de la révolution nationale, les deux mouvements de la critique anticapitaliste restaient irréductibles l'un à l'autre.

⁂

D'une part le prolétariat, classe sociale nouvelle, sans traditions et sans héritage, tournait le dos au passé, c'est-à-dire non seulement à des institutions effondrées ou caduques, mais à toutes les forces qui, venues du passé, continuent d'engendrer et d'alimenter le présent et l'avenir, et mettait son seul espoir de libération dans la « table rase » et la construction de toutes pièces d'une société nouvelle. D'autre part, ce qui restait des anciens cadres de la société antérieure au capitalisme se confinait dans le rêve chimérique d'un retour à la vieille hiérarchie patriarcale disparue, se bornait à l'éloge d'un temps révolu et à une attitude stérilement réactionnaire, confondait l'hostilité à l'égard d'un régime injuste et intolérable avec le regard du passé.

⁂

Ces deux positions critiques à l'égard du capitalisme existant, l'une et l'autre incomplètes, reflétaient la dislocation de la société elle-même et l'impuissance de ses divers éléments voués par cette dislocation même à une sorte de stérilité. La première, choisie par les représentants d'un prolétariat qui, quelles que fussent son intelligence et sa bonne volonté, avait été créé « en marge » de la communauté nationale et ne possédait avec elle aucun lien historique solide, méconnaissait ce qu'il y a dans toute société humaine de capital matériel et moral accumulé, de lois permanentes et de forces durables ; la seconde, choisie par les représentants de catégories sociales écartées de la grande route de l'Histoire et tendant seulement à retrouver ou à ressusciter le temps de leur puissance, méconnaissait les bouleversements gigantesques et irréversibles survenus dans l'économie du monde et les conditions de la vie. A ce titre, l'une et l'autre étaient également « antihistoriques » : car elles dédaignaient l'une la loi de la continuité, l'autre la loi du changement, qui sont des lois fondamentales de toute vie.

⁂

La Révolution Nationale, elle, ne doit pas être faite par ou pour telle catégorie d'hommes victimes de l'état de choses antérieur mais par et pour la communauté elle-même, considérée et conçue dans sa totalité indivisible. Anticapitaliste, elle ne se confond ni avec la réaction patriarcale ni avec la révolution prolétarienne. En elle, la nation ne dure que pour progresser, croître, s'épanouir, elle ne se transforme et s'adapte que pour mieux persévérer dans la vie. Elle est la révolution d'une société qui ne se renie pas, mais obéit à sa loi interne d'un présent qui ne transforme le passé que pour l'accomplir.

THIERRY MAULNIER.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Annamite et la culture scientifique

par **HOA-BẰNG**

De tout temps, l'Annamite n'a manifesté aucune inclination pour les études scientifiques.

Nos ancêtres, le long des siècles, n'ont fait que se complaire dans la « littérature patentée ». Avant de se présenter aux concours officiels, ils s'acharnaient à cultiver les genres littéraires imposés. Une fois lauréats, ils se distrayaient à des jeux littéraires tels que le « ngâm » (déclamation de poèmes), le « vịnh » (composition d'un poème de circonstance), le « đối » (sentences parallèles), le « trướng mừng phúng » (composition de sentences en l'honneur ou à la mémoire de quelqu'un). La plupart de nos lettrés n'ont laissé, comme témoins de tant de peines et de veilles, que quelques recueils de « thơ » (poèmes) ou de « văn » (littérature). Si l'on excepte quelques œuvres composées par les historiographes des anciennes dynasties tels que Pham-huy-Chu (1) et Lê-quy-Dôn (2), le bilan littéraire des anciennes générations se réduit à une littérature de concours ou de courtisanerie.

On peut, par conséquent, affirmer que jadis nous n'avions aucune inclination ni propension pour les travaux scientifiques.

***

La génération moderne a eu la chance, au contact de la civilisation occidentale, de vivre à la lumière de la science. Mais, pratiquement, y a-t-il quelque chose de changé ? Non. Les jeunes intellectuels ne sont guère sortis des sentiers battus par leurs pères : comme eux, ils ont contracté la manie des jeux livresques et des vaines futilités littéraires.

En veut-on la preuve ? Mon ami Nhân-Nghia m'a communiqué la statistique des ouvrages en annamite parus entre 1930 et 1940 :

Pendant cette décade, le nombre des livres publiés a atteint le chiffre imposant de 5.907. Mais dans ce total ne figurent qu'une cinquantaine d'ouvrages historiques ou littéraires dignes de ce nom ; quant aux romans, ils atteignent le chiffre de 1.770 ; les recueils de poésie celui de 209, les pièces de théâtre celui de 419.

Ces chiffres prouvent surabondamment que ceux de nos compatriotes qui font métier de tenir une plume sont attirés par le roman, la poésie et le théâtre. Essayons d'éclairer notre lanterne et cherchons dans le monde littéraire du Viêt-Nam ceux qui s'adonnent aux hautes études scientifiques ? Ils ne sont pas nombreux.

L'individualisme a une large responsabilité dans cette regrettable déviation des talents. D'autres causes les ont poussés à « délaisser l'essentiel pour l'accessoire » (bỏ gốc theo ngọn):

1° *L'ambiance*. — Dans la famille et dans la société, l'Annamite vit dans une atmosphère « d'abandon de la tradition » qui ne se caractérise pas par l'intérêt porté au mouvement scientifique !

D'autre part, dès son plus jeune âge, la propension naturelle de ses pères vers la vaine littérature a façonné son caractère et n'a fait qu'accentuer son goût pour le superficiel. Devenu adulte, il ne voit et n'entend parler que du « Président du cercle littéraire du village » ou de « l'honorable lettré du jardin des Belles-Lettres ». Tout l'encourage donc à suivre le chemin respecté des Jeux littéraires.

(1) *Lịch Triều-Hiến-Chương*.

(2) Le *Phủ-Biên-Tạp-Lục* et le *Kiến-Văn-Tiểu-Lục*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Un poète est-il mort ? Ce ne sont que discours élogieux et cérémonies rituelles où l'œuvre du défunt est exaltée, œuvre qui n'a en général que la valeur d'une mélodie agréable à l'oreille, quand ce n'est pas une « scie » monotone.

En vérité, le public s'est montré partial à l'égard des genres littéraires traditionnels.

Il n'a pas moins manqué d'objectivité en encourageant comme il l'a fait le roman : un littérateur a-t-il réussi à flatter la sentimentalité du gros public annamite et à rallier les suffrages de la Presse ? Le voilà consacré sauveur de la société, capable de tromper le mauvais destin et de soulager les misères de la foule ! Tant est erronée l'opinion de la majorité de nos compatriotes, qu'ils considèrent le roman comme le seul genre capable d'élever un auteur au rang d'« Immortel Vénéré ».

Qu'on ne se trompe pas, je ne veux certes pas la mort de la poésie ou du roman, j'estime seulement que le public qui « tient la balance » ne doit pas se tourner exclusivement de ce côté, et que la culture scientifique vaut bien quelque respect !

2° *Les circonstances.* — Certes, notre pays est en contact étroit avec la civilisation occidentale depuis près d'un siècle. Mais au début de la colonisation française, on ne s'est attaché qu'à former des interprètes. Depuis lors, le niveau intellectuel de nos compatriotes s'est, en vérité, grandement relevé, mais, hélas ! la même inclination vers les lettres s'est manifestée. Ce qui fait qu'en définitive, du point de vue scientifique pratique, notre pays n'a pas produit grand-chose d'utile ; et il faut bien le dire, le centre de formation d'une élite scientifique fait encore défaut.

L'Université indochinoise, qui ne compte que quelques années, forme des juristes, des médecins ou des pharmaciens. Elle ne comporte pas de section d'études supérieures de Sciences. Par conséquent un de nos compatriotes se sent-il la vocation scientifique, s'il n'a pas l'argent nécessaire pour aller poursuivre ses études en France, il ne pourra réaliser ses aspirations.

Le développement industriel de notre pays a pâti de cette lacune dans notre enseignement, et nous en supportons actuellement les fâcheuses conséquences : depuis la guerre, la gêne apportée aux communications a ralenti les échanges avec la Métropole ; depuis l'armistice, l'industrie française a subi un déclin ; d'autre part, les marchandises étrangères se raréfient, l'Indochine ne pouvant se suffire à elle-même du point de vue industriel, le coût de la vie monte, des objets de première nécessité nous font défaut.

Cette situation nous apporte les éléments d'une utile leçon ! Le Maréchal Pétain est en train de reconstruire la France et l'Empire. Par décret du 26 juillet 1941, il a décidé de créer à Hanoi une Ecole Supérieure des Sciences. Cet établissement enseignera la chimie, la physique, les sciences naturelles, etc... Les études seront sanctionnées par le titre de licencié ès sciences. Cette école comportera des laboratoires où professeurs et étudiants pourront effectuer des recherches et expérimenter les découvertes réalisées. De cette façon notre jeunesse n'aura pas à débourser de coûteux frais d'études à l'étranger et toutes les vocations scientifiques pourront facilement s'épanouir.

Il importe désormais de provoquer un courant en faveur des études scientifiques analogue à celui qui a poussé nos pères vers les études littéraires.

Jeunesse d'Annam ! vous sentez-vous un penchant, une aptitude pour la Science ? Cultivez-les exclusivement et de toutes vos forces.

Poètes, artistes, romanciers ! Utilisez la poésie, l'art et le roman pour accréditer dans le public la science, la diffuser, l'encourager et l'honorer.

Professeurs et pères de famille ! Efforcez-vous d'orienter vos élèves ou vos fils vers la Science, si vous découvrez en eux une inclination, une aptitude, un goût pour ce genre de discipline.

Orateurs ! Honorez et célébrez l'anniversaire de tous ceux qui ont mérité de la science, qui se sont sacrifiés pour elle.

Je suis certain que, du jour où un mouvement scientifique aura été créé, quelques brillantes sommités émergeront de l'élite intellectuelle du Viêt-Nam !

Une société évoluée doit se développer dans tous les domaines : musical, artistique, littéraire et scientifique... Elle ne doit pas comporter de lacunes. Si elle s'adonne à sa passion exclusive pour la littérature, elle tourne à la débilité ! Pour éviter cette débilité dont nos pères étaient atteints, la jeunesse du Viêt-Nam doit se consacrer davantage aux études scientifiques qui seules lui permettront de se débarrasser de ses rêves nébuleux et de passer à l'action pratique.

Puisse notre société honorer et chérir, d'un même amour sincère et enthousiaste, la Science et les Lettres.

Extrait de la Revue *Tri-Tân*.

(*Traduit par* G. PISIER),

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE VOIX LAOTIENNE

QUI SOMMES-NOUS?

par THAO PHOUI.

DEPUIS près de 50 ans, la France qui a regroupé sous son drapeau les petites principautés de l'antique royaume de Lan-Xang, a réalisé l'unité du pays lao. Poursuivant son œuvre de rénovation, elle s'attache aujourd'hui à réaliser l'unité morale lao, ainsi que le développement économique du pays. Elle n'a ménagé, pour cela, ni efforts ni sacrifices.

Aujourd'hui, des routes traversent notre pays, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest ; la circulation est libre, sinon facile en toutes saisons.

Des écoles, des hôpitaux et des dispensaires ont été créés dans les chefs-lieux de province et des muongs et dans les agglomérations importantes. Les services vétérinaire et agricole ont été organisés, afin d'éduquer et de diriger éleveurs et paysans.

Enfin, résultat remarquable au Laos, les mandarins originaires du Nord appelés à servir dans le Sud, sont aussi respectés et aimés que ceux qui sont issus de la région même, et réciproquement.

Demandons-nous si cette œuvre de restauration et de rénovation — poursuivie depuis toujours avec une ardeur soutenue — est près de son but.

Evidemment non ! Elle en est encore loin, bien loin.

D'abord, le Laos est très étendu. Quel immense pays !

Et puis nul n'ignore en effet que, si le désir de nos chefs de nous améliorer était et reste grand, notre ardeur à les suivre était plutôt petite !

Les écoles s'avèrent, en effet, peu fréquentées ou, si elles le sont, irrégulièrement. Les malades fuient les hôpitaux et les dispensaires ; les paysans et les paysannes se cachent ou cachent leurs animaux à l'arrivée dans leurs villages des infirmiers et des vaccinateurs vétérinaires. Les maternités n'existent, par endroits, que de nom et exclusivement pour les gens de la ville. Les terres si fertiles du grand pays ne sont mises en valeur que sur de faibles superficies, juste pour les stricts besoins de l'année. Bref, c'est, peut-on dire, un autre royaume de Lilliput.

Partout et en toutes circonstances, on se plaint des Laotiens : le maître d'école comme le caïcoolie, le moindre fonctionnaire comme le chef de province. « Paresseux, insouciants, indolents... », ces mots sortent de toutes les bouches des nouveaux venus dans le pays comme des anciens.

Ouvrons ensemble un livre quelconque sur le Laos et lisons : « ... *Mais il* (le Laotien) *est desservi par une apathie invincible* qui sera, tôt ou tard, *la cause de sa disparition...* »

Ouvrons-en un second, dont l'auteur qui nous est connu, paraît plus indulgent. Nous relevons encore un autre passage intéressant, que voici : « ... L'on a souvent plaisanté *sur la paresse légendaire du Laotien* et le côté « su su » de son caractère. *Son indolence est excessive et le travail n'a pour lui qu'un attrait relatif...* »

Mais alors, qui sommes-nous donc ?

Nous qui sommes — selon la légende laotienne — parmi les premiers hommes sortis de la citrouille céleste de Muong-Thène, ou, selon les ethnologues, descendants des Aryens ou Tibétains comme la plupart de nos congénères de l'Indochine ;

Nous, anciens peuples de l'antique Royaume de Lan-Xang dont le brillant et glorieux passé a fait l'objet des commentaires les plus élogieux de la part des explorateurs occidentaux ;

Nous à qui la nature a donné tout ce qu'il faut pour vivre et agir, une âme, un cœur et quatre membres au complet ;

Ne serions-nous vraiment rien que des paresseux, des incapables ?

***

Un camarade qui me lit par-dessus l'épaule, proteste :

« On nous le reproche à tort : nous ne sommes pas des paresseux !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Nous vivons notre vie, simple et tranquille. Rien ne nous manque : une petite parcelle de rizière, un coin de jardin, produisent suffisamment ce qui nous est nécessaire pour vivre, dans l'année. Avons-nous besoin de poissons ? Ils sont là dans la mare. Quelques coups de carrelets ou d'épervier et notre frugal repas est assuré. De quoi avons-nous besoin encore ? De rien. La nature nous a comblés. Elle pourvoit à tous nos besoins, et comme nous ne sommes pas exigeants, nous acquérons vite la quiétude parfaite, le bonheur sans mélange.

« Nous ne sommes pas indolents...

« C'est le manque de besoins, chez nous, qui fait que notre vie est sereine et heureuse. Nous ne voulons pas de la civilisation, des besoins qu'elle crée, des obligations qu'elle impose...

« L'école ? Elle n'est pas faite pour nous, mais pour ceux qui veulent devenir mandarins... Quant à nos enfants, ils sont bons à surveiller la maison ou à garder les bestiaux...

« Les hôpitaux ?... A quoi bon ! C'est pour les gens de la ville.

« La salle de maternité ?... Hé ! nos femmes n'y mettront jamais les pieds. Ce serait une indécence que d'y exposer leurs corps !

« Les vétérinaires ?... Ce sont de tristes gens ! Il est navrant d'y penser. Ce sont eux qui ont tué nos bœufs et nos buffles. « O mes beaux buffles, que j'ai hérités de mon père, combien je les regrette ! »

« On nous traite d'incapables ? Honte à ceux qui ont émis pareille opinion !

« Sait-on que les élèves laotiens ne sont pas moins doués que leurs camarades d'autres nationalités ? Il y a parmi nous des diplômés, des bacheliers, des licenciés, des ingénieurs. Si certains étudiants ne sont point arrivés, cela ne doit pas être interprété comme une preuve d'incapacité de toute une collectivité. Tous les Laotiens, bien sûr, ne sont pas des êtres parfaits.

« Et les fonctionnaires laotiens ? Rendent-ils moins de services que leurs collègues d'autres nationalités ? Je ne le pense pas... »

***

J'écoute mon ami et je songe que ce qu'il me dit pourrait fort bien être le point de vue de la majorité du million d'hommes qui peuplent le Laos.

Ont-ils vraiment raison de refuser la civilisation occidentale qui, comme ils le disent, créerait des besoins nouveaux et imposerait à l'homme de nouvelles obligations ?

Il est certain que nos pères, sur lesquels ceux-là prétendent se modeler, avaient un idéal de vie fort simple, basé sur la seule recherche du bonheur — du bonheur non pas collectif mais strictement individuel, tangible, terre à terre. Mais les temps sont bien changés. Et les mœurs aussi.

Comment, en effet, tandis que les peuples voisins évoluent, se pourrait-il que le Laotien continue sans inconvénients pour son avenir et pour son existence même, à sommeiller à l'ombre d'une Histoire, d'un passé glorieux, certes, mais qui n'est plus, en somme qu'un tronc desséché ? Ce peuple trop gâté par le bonheur, comblé par la Providence, se laissant aller au moindre effort, ne deviendra-t-il pas, tôt ou tard, plus faible qu'il ne l'est et ne sera-t-il pas, après cela, ou détruit ou subjugué par d'autres peuples plus forts ?

Affligeante perspective !

Comment y remédier ? Comment détourner du chemin de l'erreur où il s'est aveuglément engagé, ce peuple qui a jadis donné tant de preuves de vigueur, aux temps, par exemple, où il défendait lui-même son existence et celle de sa patrie contre les peuples voisins ?

La question, sans doute, entre dans les préoccupations de tous les chefs qui ont pris en mains nos destinées. Nous ne croyons pas pouvoir, personnellement, traiter une question d'une telle portée politique et il serait, au surplus, coupable de notre part, de nous y immiscer.

Nous nous bornerons à dire simplement — en nous excusant humblement de cette liberté — que l'un des remèdes les plus appropriés serait de développer davantage encore l'Enseignement au Laos et par l'enseignement le sens de la discipline et de l'obéissance aux chefs.

L'enseignement seul pourra imposer sûrement à la masse une formation spéciale et nouvelle, s'inspirant de ces deux principes fondamentaux : régénérer la race par la culture physique et, au point de vue moral et spirituel, lui inculquer une discipline nationale et rigoureuse.

Car comment faire entendre à nos Laotiens les immenses bienfaits de ces principes, si nous ne commencions pas d'abord par les délivrer de la plaie de l'ignorance ? Ce serait, en effet, comme le dit un vieil adage de chez nous, « faire de la musique pour un buffle ».

Prêcher aux Laotiens, tant qu'ils resteront ignorants, les principes de la civilisation occidentale ou de la discipline nationale, ce sera « faire de la musique pour des buffles » ou « donner un peigne à un bonze ».

***

« *La civilisation*, selon M. Cucherousset, *ne se développe et ne se conserve que par l'effort et la*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

discipline ; mais l'homme est par sa nature, paresseux, l'effort soutenu et organisé lui apparaît comme un mal.

« *Si, grâce à des chefs énergiques, qui forcent les paresseux au travail et organisent ce travail, un peuple fait un effort soutenu et méthodique de quelque durée, il devient prospère, riche, puissant.*

« L'histoire du Monde nous montre des peuples tombés rapidement très bas après avoir été très civilisés ; d'autres qui, très faibles, sont montés au sommet en quelques générations. Cette grandeur ou cette décadence est le plus souvent la récompense d'une période d'effort et de discipline ou la punition d'une période de paresse et d'anarchie. »

Bien convaincu de la justesse de ces pensées, nous osons aujourd'hui reconnaître notre apathie et notre laisser aller de naguère. Volontiers, nous dirons et nous répéterons : « C'est notre faute, notre très grande faute ».

Mais un esprit nouveau est né qui pousse à la solidarité, au sacrifice, qui pousse à la restauration de la Patrie déchiquetée et pantelante. A son appel, nous répondons : « Nous voici ».

Nous voici avec toutes nos forces, toutes nos énergies non encore anéanties, avec toute notre bonne volonté. Et nous disons à la France « Faites de nous ce que vous voudrez. Nos ancêtres ont donné leur cœur au grand Pavie ; à leur exemple et, en toute confiance, nous vous donnons le nôtre ».

THAO PHOUI,
Secrétaire Principal des Résidences.

A paraître fin Septembre 1941

Les textes exacts et complets des "Messages" du Chef de l'Etat Français du 1er Janvier au 31 Août 1941 :

TOME II
DES
PAROLES DU MARÉCHAL
LA RÉVOLUTION NATIONALE EN MARCHE
Editions du Gouvernement Général de l'Indochine.

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES - **PRIX : 0 $ 25**

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE "HISTOIRE" DE L'ONCLE MAURICE

(Conte inédit de François DANTAN)

QUELQUE *part en France occupée, dans l'antique maison de campagne où régna, près d'un demi-siècle, la tendresse tutélaire de la grand-mère, disparue quelques mois avant la tourmente, les branches éparses d'une famille française se sont réunies, en cet été 1941.*

La Providence a permis que le tribut payé par elle, vingt ans plus tôt, dans la victoire, valut encore aujourd'hui, dans la défaite ; et tous ses éléments se retrouvent sains et saufs.

Le culte de la tradition les a, cette année, plus impérieusement poussés à se serrer les uns contre les autres, pour mettre en commun la hantise de leurs préoccupations nationales, leurs prières et leurs espoirs ; mais aussi pour atténuer aux tout petits, près d'un potager vaste et fertile, les rigueurs d'un rationnement de plus en plus sévère et inquiétant.

Parmi ces derniers, Jean Claude, délicieux blondinet de six ans et demi, porte une vénération particulière à son vieux « tonton Maurice », qui, séduit lui-même par l'intelligence éveillée de son petit-neveu, s'est laissé prendre, depuis déjà deux ans, à un jeu quelque peu tyrannique : la narration quotidienne d'une interminable « histoire », aux mille épisodes, produit d'une imagination intarrissable et de lointaines réminiscences des Kipling, Jules Verne et Fenimore Cooper de son adolescence.

Tyrannie bien douce, certes, parce qu'elle autorise cet excellent oncle Maurice, au demeurant le plus simple des hommes, à donner libre cours à son innocente mais impérieuse manie de « pérorer », de s'écouter parler, de se complaire en poncifs solennels, en formules sonores, en termes pontifiants.

Président de multiples sociétés locales, il a, pendant plus de vingt ans, entretenu ce travers dans ses discours de cimetière, l'une des rançons de ses présidences.

Là, dans le silence de la nécropole, il se délectait à barytonner ses oraisons funèbres ; il s'émouvait au rythme de sa prose, abondamment truffée d'hémistiches faciles, ponctuée d'alexandrins pompeux, marqués, aux césures, de longs points d'orgue, lui permettant de raffermir son timbre défaillant.

Ce mode d'expression, devenu chez lui une seconde nature, produisait les effets les plus pittoresques, quand il s'appliquait aux dialogues de personnages de légende, ou à la description de contrées fabuleuses, cadre habituel de l'« Histoire » pour Jean Claude.

Donc, ce soir-là, Jean Claude est venu, comme d'habitude, après dîner, s'insinuer doucement sur la cuisse gauche de son Oncle Maurice, qui, assis dans un fauteuil près de la cheminée, cherchait avidement dans son journal, à travers les deux branches du ciseau d'Anastasie, quelque aliment nouveau, de nature à fortifier sa foi dans le destin du Pays.

Jean Claude blottit sa tête blonde sur le revers du veston de l'Oncle, et suprême béatitude, introduit entre ses lèvres minces la première phalange de son pouce droit. La foudre pourra tomber sur le fauteuil Voltaire ou sur la pipe même de l'Oncle Maurice, le charme de cette minute exquise n'en sera pas rompu.

Mais, les rites continuent :

JEAN CLAUDE (*d'une voix de petit mendiant*). — « Dites, mon oncle, vous voulez bien la raconter, l'histoire ? »

Alors, l'Oncle Maurice, laissant en soupirant tomber le journal déplié, racle par deux fois un pharynx quelque peu catarrheux, et profère le solennel : « Voyons, mon p'tit gars, où en étions-nous » ?

Jean Claude, de cet inimitable recto tono *des enfants récitant leur prière, remet son oncle dans le dédale compliqué de circonstances, dont il a complètement oublié la genèse :* « ... on en était..., on en était... quand les cruels Iroquois mettent le feu aux huttes des Mohicans, et les chassent de leur village...

— Oui, oui, j'y suis, *reprend tonton Maurice, qui, évidemment, ne sait pas plus que Jean Claude, ce qu'il va faire de cette misérable tribu, vouée au pire destin, ni de ses farouches incendiaires.*

Mais, comme d'habitude, il s'en remet aux soins de la « Folle du Logis » de lui « choisir son disque » et... le regard lointain,... il embraye :

« Ah ! mon chéri, quel horrible spectacle... Pense à tous ces pauvres petits Mohicans de ton âge, poussant des cris perçants, accrochés tout nus aux robes en haillons de leurs malheureuses mamans, fuyant elles-mêmes, les yeux révulsés, les lèvres tordues d'épouvante, leurs longues nattes défaites, laissant claquer au vent leurs noires chevelures, et dévalant, comme un troupeau de moutons poursuivis par des loups, la pente du coteau, menant au fleuve immense (*point d'orgue*) au flot tourbillonnant... »

Ouf ! le poids de cet exorde, bien plus que l'horreur de l'évocation, provoque chez tonton Maurice une longue aspiration, qui lui permet de reprendre le fil de ses idées, aussi tourbillonnantes que le flot du fleuve immense...

Quant à Jean Claude, sa position confortable, la musique des mots dont il n'a retenu que « loups » et « moutons », le timbre un peu chantant de la voix de son oncle, la digestion de sa panade et de sa compote, tout concourt à le rendre imperturbablement objectif devant de tels malheurs, arrivés à des sauvages, si loin, si loin... ; et d'un léger glissement du corps, il se rapproche de 15° vers l'horizontale.

Mais l'oncle perçoit dans ce geste indolent, autre chose qu'une béate admiration ; il y saisit à son adresse la muette expression d'un reproche qu'il sait mérité : il n'est plus cette année, tout entier à l'« Histoire » pour Jean Claude, il a visiblement l'esprit distrait par une autre « Histoire pour grandes personnes », dont l'angoissante actualité fait à la première une déloyale concurrence.

Que faire ?... Tenter un effort pour s'en abstraire ? C'est au-dessus de la volonté du conteur...

Le mieux était de transiger... et l'Oncle Maurice enchaîna :

(*Lire la suite page 9 après la partie illustrée*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Funérailles Royales au Cambodge

La crémation de S.M. Sisowath Monivong

par Pierre ANDELLE.

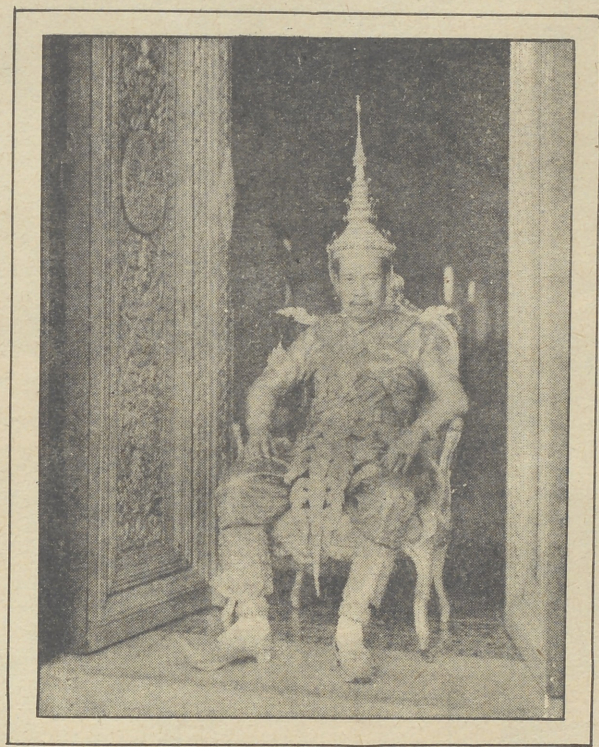
Reportage photographique de Jean Lhuissier, Photo Khmer, Musée économique de Phnompenh, Hesbay

Sept jours après que le Buddha fût mort, est-il écrit dans les Livres, sept jeunes princes, ayant lavé leurs têtes et leurs mains avec le plus grand soin et s'étant vêtus de riches habits, entreprirent d'enlever le corps et de le porter au lieu où il devait être incinéré. Or, malgré leurs efforts, ils ne parvinrent pas à le soulever de terre :

« Anuruth, consulté, répondit que le saint corps était devenu lourd parce que les tévodas voulaient qu'il fût promené au travers de la ville, d'abord à l'Ouest, puis de là au Nord, d'où il pénétrerait dans la ville par cette porte, passerait par la place centrale où les Mallas s'assemblaient pour délibérer, et sortirait de la ville par la porte Est afin de gagner Modath-bandhan, l'endroit où les Mallas avaient coutume de s'assembler pour se divertir.

« Qu'il en soit ainsi », dirent les princes, et le corps fut transporté pour l'incinération à Modath-bandhan, où le bûcher de bois de santal était déjà élevé... »

Sans doute est-ce cette promenade de la dépouille du Buddha qu'évoque la première des cérémonies funéraires qui se sont déroulées à Phnom-penh du 25 août au 3 septembre.



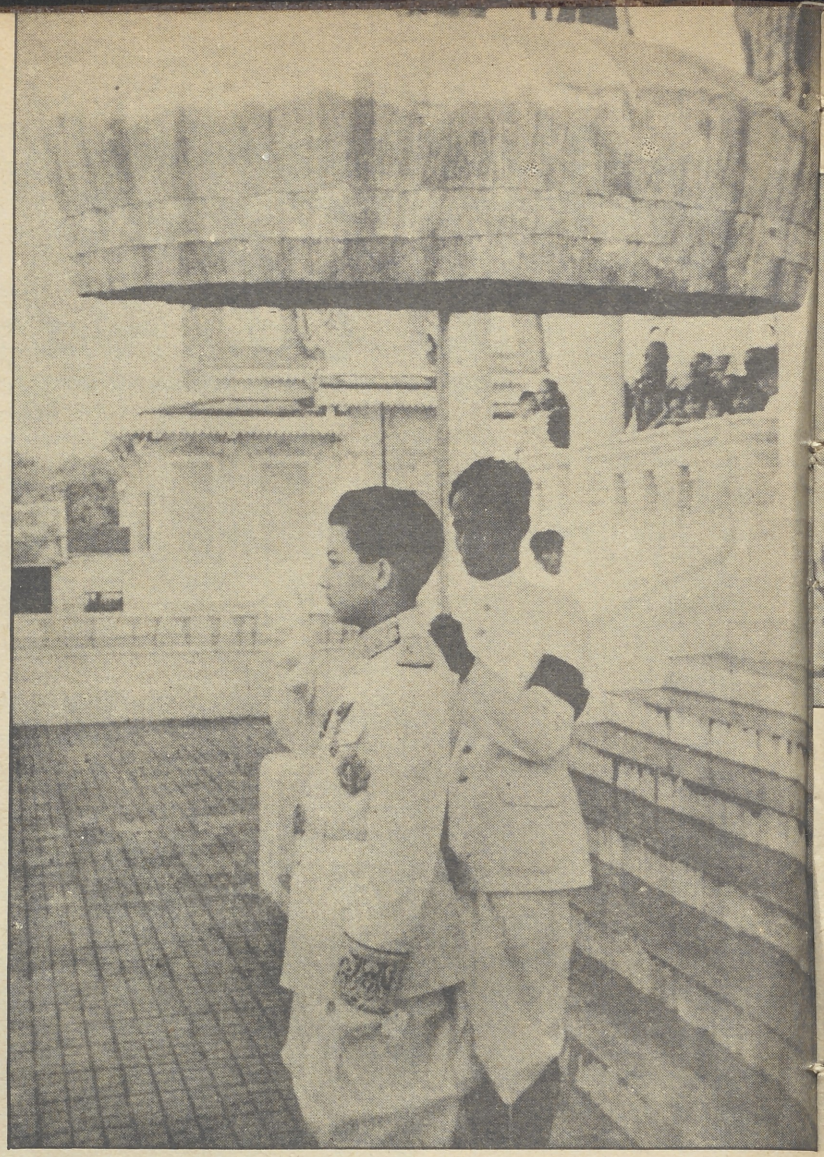
S. M. SISOWATH MONIVONG

La dépouille de S. M. Sisowath Monivong, baignée dans les aromates, reposait depuis le décès du Souverain dans une grande urne d'or, dressée sur un autel, au Palais Royal, dans une salle attenante à la Salle du Trône, et où des prières étaient dites nuit et jour. Le 25 août, Sa Majesté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

régnante Norodom Sihanouk se rendait dans la salle Mohamonti — la « Grande Maison », la chapelle ardente — et s'inclinait devant l'Urne, tandis que soixante-dix bonzes, autant de bonzes que le Roi défunt avait vécu d'années, psalmodiaient les prières des morts ou *Sadapakan* (« Les sept dissertations »).

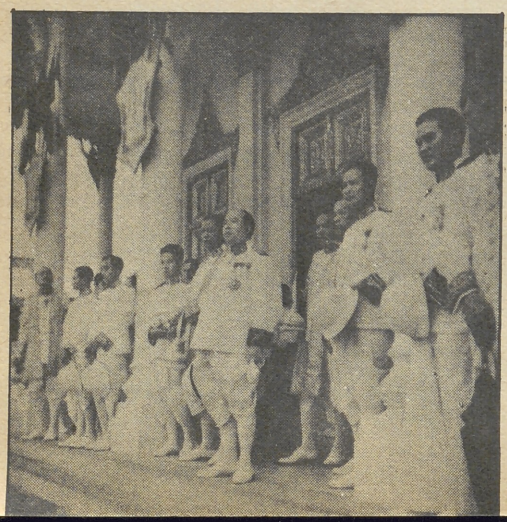
Au dehors, des nuages sombres voilaient de tristesse les claires et aériennes architectures du Palais Royal, et la pluie se mettait à tomber au moment même où l'Urne, qu'on allait porter au bûcher, apparaissait



25 août. — S. M. NORODOM SIHANOUK quitte le Palais Royal. (*Photo Lhuissier*).



L'Urne contenant la dépouille du Roi défunt quitte la Salle du Trône.



Devant la Salle du Trône. *De gauche à droite*, on reconnaît : S. E. THIOUNN (*à l'extrême gauche*) ; LL. AA. RR. les princes MONIPONG et SURAMARIT (*au centre*) ; S E MONTANA. (*Photo Lhuissier*).



Vue de la Salle du Trône au départ du cortège.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Cortège : Les éléphants.
(Photos Lhuissier).

au sommet du noble et élégant perron qui donne accès à la Salle.

L'Urne placée sur le char, le cortège s'organisa qui, sur un parcours de quatre kilomètres environ, devait la ramener au Mèn dressé pour la recevoir tout à côté du Palais.

Un grand pavillon national vient en tête, suivi de tambours et de gongs, puis d'artilleurs et de cavaliers porteurs de drapeaux noirs. Un orchestre encore, puis les éléphants, au nombre de vingt-cinq, et dont certains sont magnifiquement caparaçonnés.

Le Cortège : S. E. THIOUNN est portée en palanquin.
(Photo Lhuissier)



Puis viennent, dans un ordre strict, des licteurs, des chevaux, des porteurs d'étendards, des palanquins, des détachements de la garde royale, de tirailleurs cambodgiens, du 11e R. I. C., de la Garde Indigène, la musique de la Flotte, et encore, innombrables, des porteurs d'oriflammes, de pavillons, d'étendards, d'éventails, alternant avec les groupes de fonctionnaires, de mandarins,



de dignitaires, les ministres... Voici le char : quarante parasols à étages le précèdent, trente hommes le tirent, vêtus de bleu et de rouge. Deux princes embrassent l'Urne, autour de laquelle sont assises seize danseuses royales en costumes d'apparat. Encore des parasols, et de hauts éventails, tandis que des pages et des femmes portent les insignes royaux, et deux cents porteurs de vêtements de bonzes portés sur des piques ou sur des parasols précèdent enfin les dames du Palais, les princesses de la famille royale, et les femmes participant

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

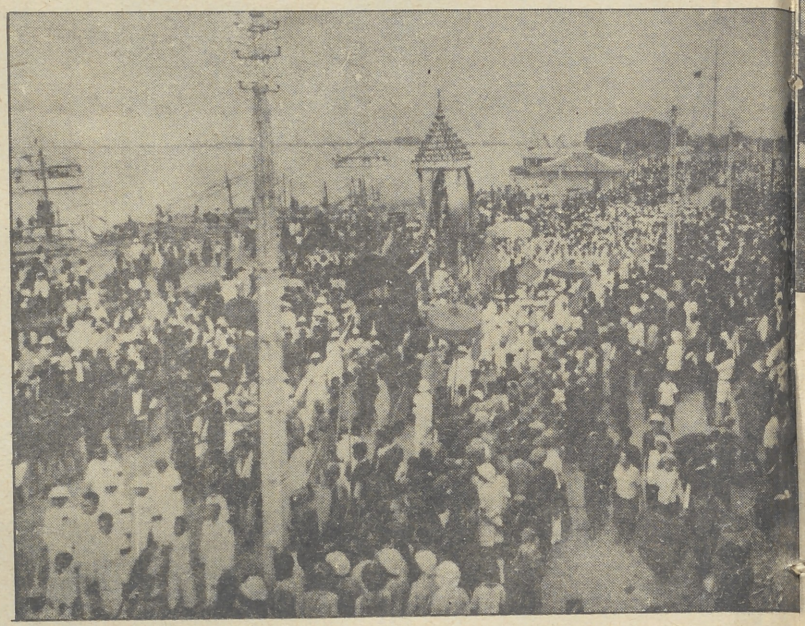


long du Grand Fleuve, parmi la foule dense, le char où repose l'Urne se dirige vers le Mèn.
(Photos Musée Economique de Pnom-penh).

au cortège.

Bientôt cinq heures. Voici deux heures que les portes du Palais se sont ouvertes devant l'Urne : elle arrive au Mèn où la reçoit le Roi régnant.

Le Mèn : les photos décriront mieux que la plume cet édifice paré de toute la grâce cambodgienne ; mais elles ne rendent pas l'harmonie des couleurs, l'or atténué des toits légers se détachant sur un ciel pur, les parois d'un rouge assombri et mat, et l'éclat des vélums que la brise anime. La



Sur le char : l'Urne qu'entourent les danseuses royales.
(Photo Lhuissier).



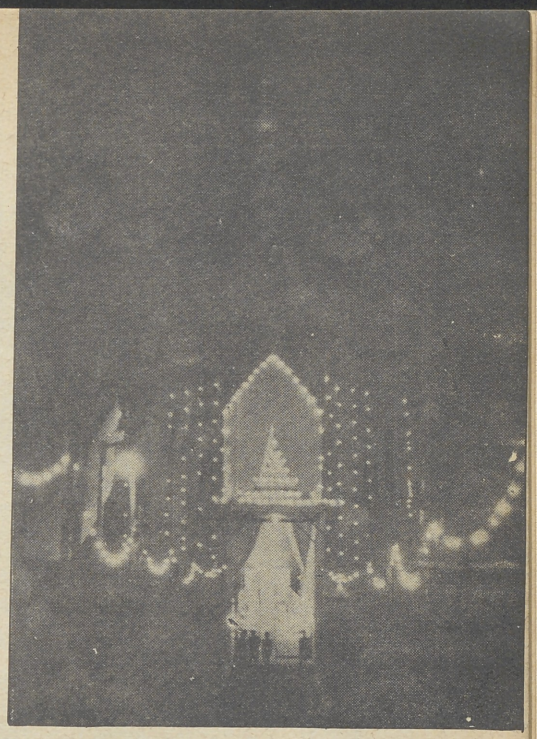
nuit venue, c'est une construction de lumière que les illuminations érigent vers le ciel.

Au centre du pavillon se dresse un piédestal à neuf étages : c'est à son sommet — après que le cortège a fait trois fois le tour du Mèn — que l'Urne est hissée pour rester, plusieurs jours durant, exposée aux prières de la foule, encadrée et couronnée de voiles blancs drapés, constellés d'or.

A dix-huit heures, le Mèn

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Le Mèn, vu de jour (*à gauche, photo Hesbay*) et de nuit (*à droite, photo Lhuissier*).

s'illumine, et, suivant les rites, les descendants des anciennes familles royales offrent un repas au Roi défunt, tandis que les bakous (brahmes) sonnent de leurs conques marines et qu'une musique funèbre accompagne les lamentations des pleureuses. Cependant, dans quatre pavillons d'angle, trente-deux bonzes commencent les prières *Préa Thom*, dédiées à la réincarnation des âmes.

Les mêmes cérémonies, les mêmes rites s'accompliront pendant quatre fois vingt-quatre heures, jusqu'à la fin de l'après-midi du 29 août. Ce soir-là aura lieu la crémation proprement dite.

Quelques minutes avant cinq heures, S. M. Norodom Sihanouk arrive au Mèn, où une foule dense d'invités et de spectateurs sont déjà massés en diverses tribunes. A cinq heures juste arrivent à leur tour le Gouverneur Général et le Résident Supérieur, accompagnés des représentants qu'ont délégués les divers pays de l'Union. Accueillis à l'entrée de l'enceinte par LL. AA. RR. les Princes et LL. EE. les Ministres, ils se dirigent vers la tribune d'honneur, au pied de laquelle les attend le Souverain. Ils y prennent place.

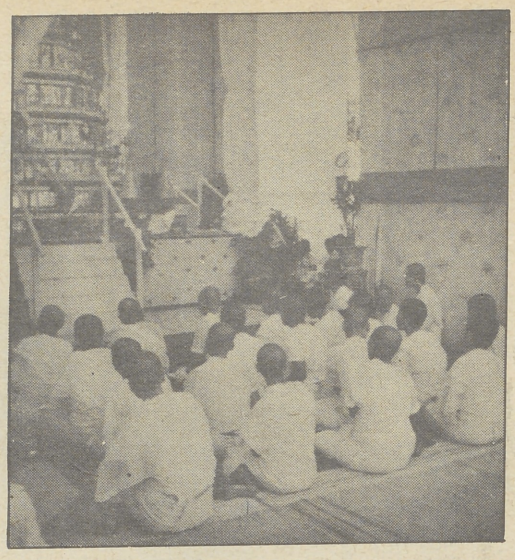
L'intérieur du Mèn, la nuit. (*Photo Hesbay*).



Le Roi leur remet des baguettes odoriférantes et des fleurs faites en copeaux de santal, puis S. M. Norodom Sihanouk, qu'entourent l'Amiral Decoux à droite et M Thi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

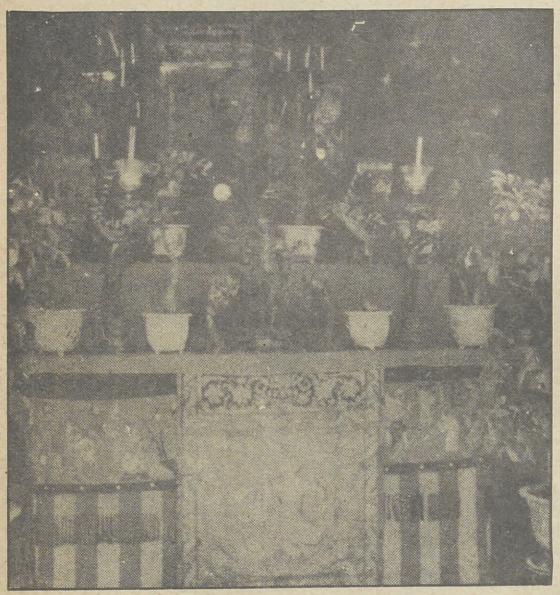




Au Mèn : Musiciens. — *A droite :* les femmes prient au pied de l'Urne.

(Photos Lhuissier).

baudeau à gauche, s'avancent vers le bûcher, gravissent les degrés recouverts de voiles blancs, et déposent sur le bûcher les fleurs et les baguettes.



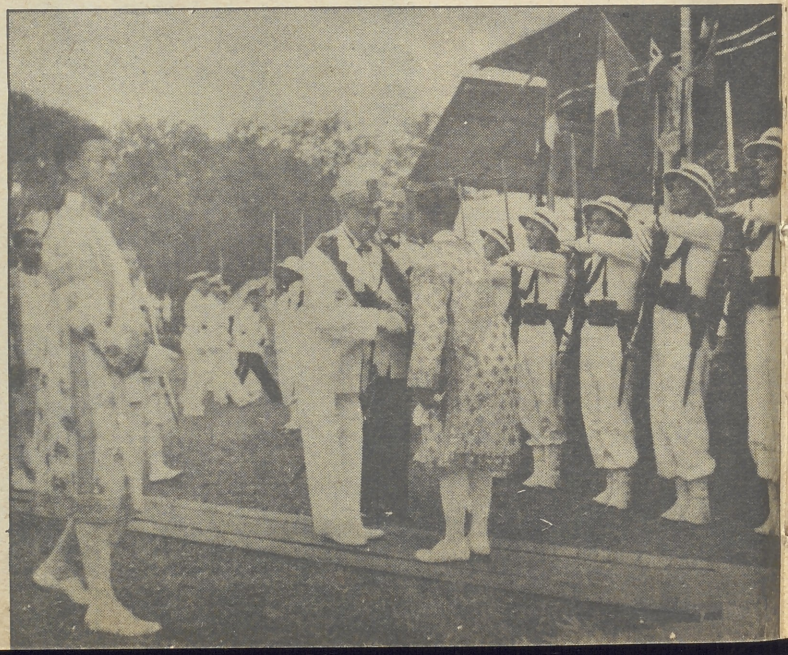
A leur tour, les invités vont défiler sous le Mèn, s'inclinant devant l'Urne, et déposant sur le bûcher la même pieuse offrande.

Il est six heures moins le quart. Le défilé est terminé. Le Roi, alors, se lève, et, seul, marche vers le bûcher. Le canon retentit : c'est le début d'une salve qui ne s'arrêtera qu'au soixante-sixième coup. Sa Majesté met le feu au bûcher. Et, tandis que les troupes françaises rendent les honneurs au Souverain défunt, haut dignitaire de la Légion d'honneur, les bakous font retentir

A *gauche (photos Lhuissier)* : détails de la « Pagode chinoise » érigée dans l'enceinte du Mèn. — *Ci-dessous :* l'Amiral DECOUX arrive au Mèn, où l'accueille S. M. NORODOM SIHANOUK (29 août).

(Photo Musée Economique de Pnom-penh).

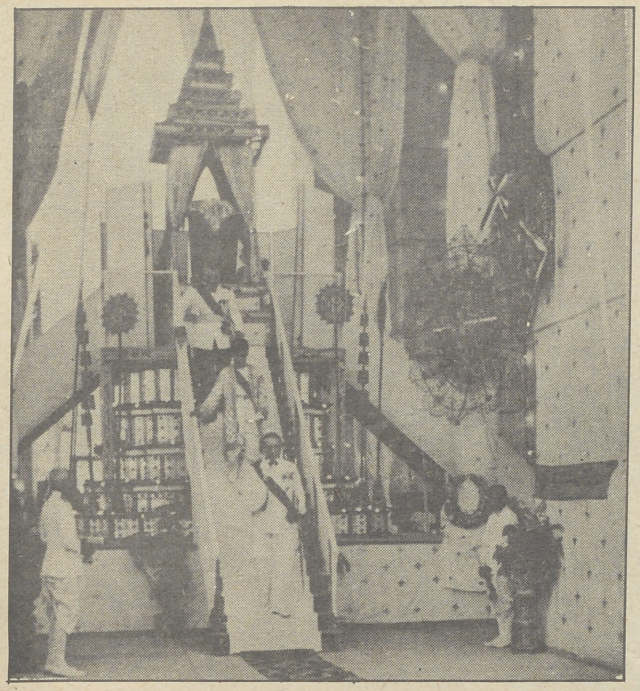


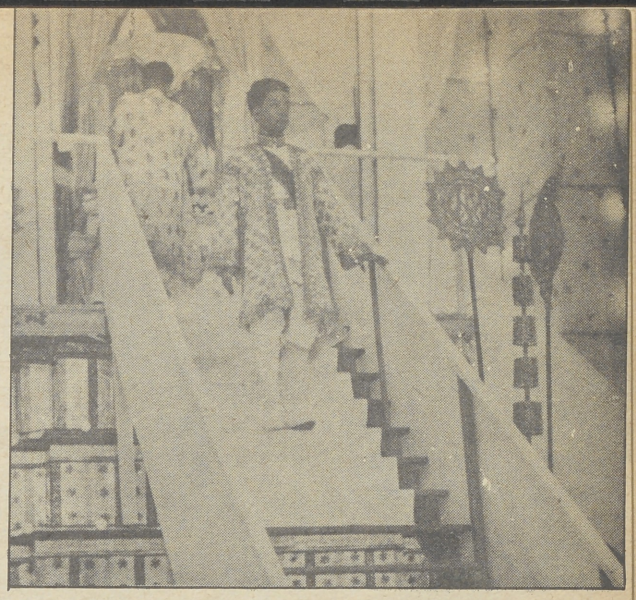


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Après le salut à l'Urne, le Résident Supérieur THIBAUDEAU, le Roi, le Gouverneur Général rejoignent la tribune.

(Photo Khmèr).





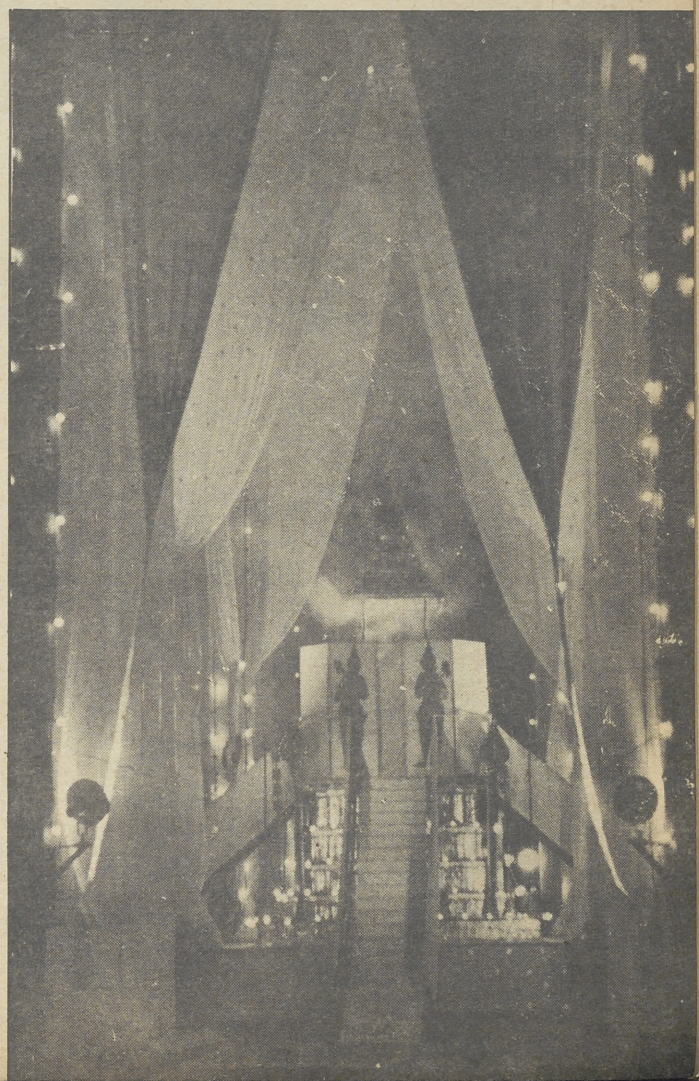
Après avoir allumé le bûcher, S. M. NORODOM SIHANOUK regagne tribune. *(Photo Khmèr).* — *En bas :* derrière un paravent, bûcher brûle dans la nuit. *(Photo Lhuissier).*

leurs conques marines, la musique royale et les musiques sacrées rendent leur dernier hommage.

Dans la nuit, sous le Mèn intact du bûcher que voilent des paravents, montera une lourde fumée.

Le lendemain matin, dans les cendres éteintes, on triera les os mal calcinés, qu'o parfumera et recueillera dans une petit urne. Celle-ci se joindra à celles de S. M Sisowath, père du roi défunt, de S. M. Sam





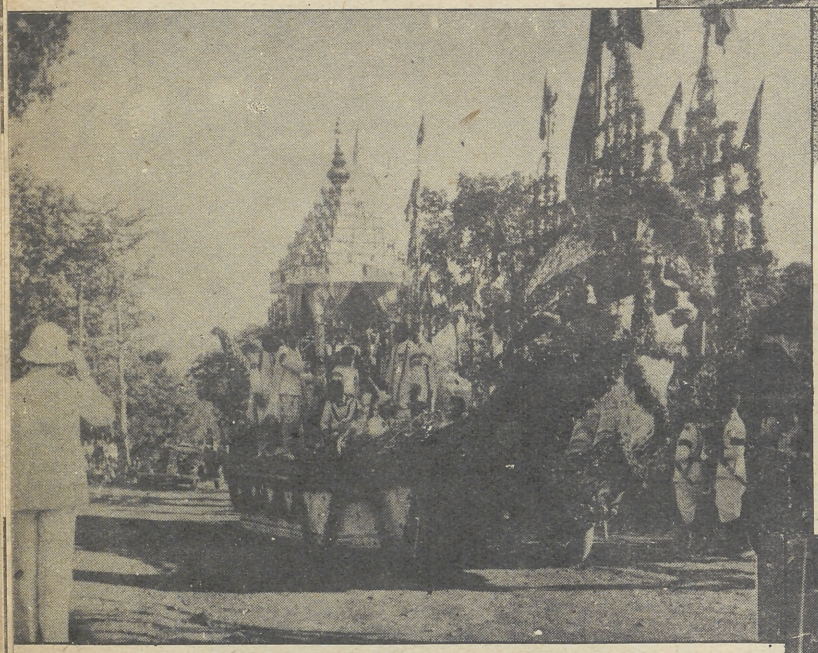
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dach Préa Voréachini, sa mère, et de S. A. R. Samdach Préa Sérey Yaolak, sa sœur, — non encore ensevelies : toutes quatre se trouveront ensemble exposées au Mèn, sur le même piédestal, jusqu'à l'aube du 3 septembre.

A quatre heures, ce matin-là, cent bonzes récitent les prières Sadapakan, les sept dissertations de la prière des morts. Puis les quatre urnes sont transférées sur le char qui va les porter jusqu'aux tombeaux royaux, accompagnées par le cortège des membres de la famille royale, des Ministres, des dignitaires du clergé bouddhique, des mandarins, des délégués des autorités françaises et khmers et des pays de l'Union.

La Phnom Préa Réachéa Trop, la Montagne royale, est un groupe de collines situées à Oudong, non loin de la berge du Grand Fleuve, à une quarantaine de kilomètres au Nord de la Capitale. C'est à son sommet que s'élèvent les *cheydey*, les tombeaux en forme de pyramides de la famille régnante.





Devant la colline d'Oudong (*Photo Khmèr*). — *A gauche* : l'arrivée du char (*Photo Musée Economique*) —

En bas : l'Urne renfermant les cendres royales sera montée sur un palanquin au sommet de la colline. (*Photo Musée Economique*).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Le chemin en lacets que suit le cortège s'élève par degrés au sommet de la colline, d'où se découvre peu à peu un admirable paysage de forêts et de terres inondées (*Photo Khmèr*, à droite, *Musée Economique*, à gauche).

Le cortège arrive à 7 h. 30 au pied de la Montagne royale, où l'accueillent le Souverain, le Gouverneur Général, le Résident Supérieur, tandis que sont rendus les honneurs militaires. C'est alors — les quatre urnes étant portées sur des palanquins — l'ascension de la colline, dans la claire et pure lumière cambodgienne, tandis que peu à peu se découvre un admirable paysage moutonné ici, et où, là, étincellent les plans d'eau de la crue nourricière.

De nouveau sont récitées des prières Sadapakan, par trois cents bonzes cette fois, autour de la pyramide funéraire. Puis, à huit heures exactement, les quatre urnes sont portées dans le caveau. S. M. Norodom Sihanouk porte celle de S. M. Sisowath Mo-



↑

Au sommet de la colline : recueillement devant les Urnes. (*Photo Lhuissier*).



← Le costume des porteurs de palanquins. (*Photo Lhuissier*).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Gouverneur Général et le Résident Supérieur, le Roi et un Prince de la famille royale portent les Urnes à l'intérieur de la pyramide.
(Photo Musée Economique).

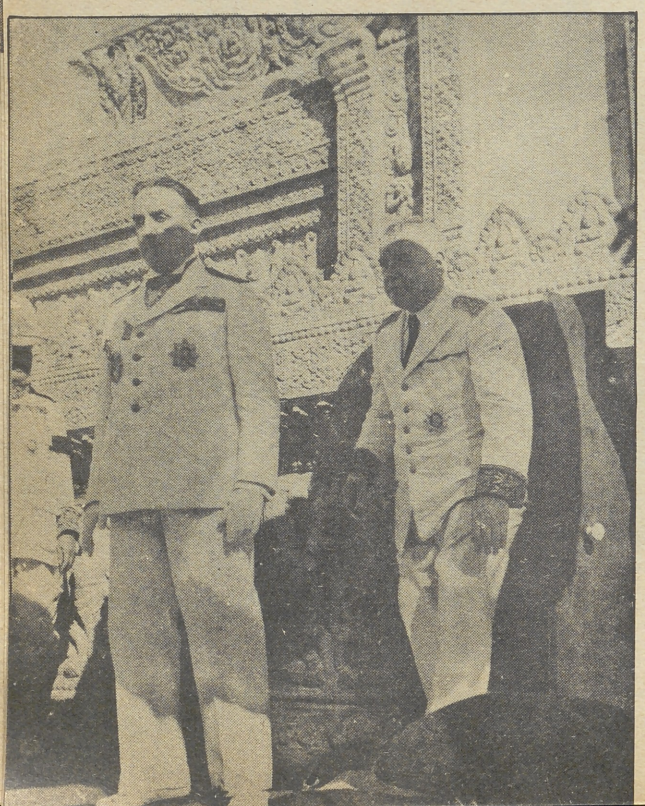
succéder à son grand-père sur le trône du Cambodge. Faute de place, j'ai dû me borner à rappeler sèchement l'ordre des trois journées essentielles (1), — sans même évoquer l'atmosphère

nivong, le Gouverneur Général celle de S. M. Sisowath, le Résident Supérieur celle de S. M. Samdach Préa Voréachini, et un prince de la famille royale celle de S. A. R. Samdach Préa Sérey Yaolak. Une urne contenant des reliques du Bouddha et une tablette d'écriture sainte *Padechacsamubet* sont enfin déposées dans le caveau au-dessus des cendres des augustes défunts.

J'aurais voulu vous dire la noblesse sans raideur de ces cérémonies, vous en peindre la couleur triste mais non sombre, vous dire enfin l'impression de charme et de dignité que fit sur chacun, dans son rôle d'une solennelle gravité, le jeune Roi qui vient de



L'Amiral DECOUX et le Résident Supérieur THIBAUDEAU sortent de la crypte. *(Photo Khmèr).*



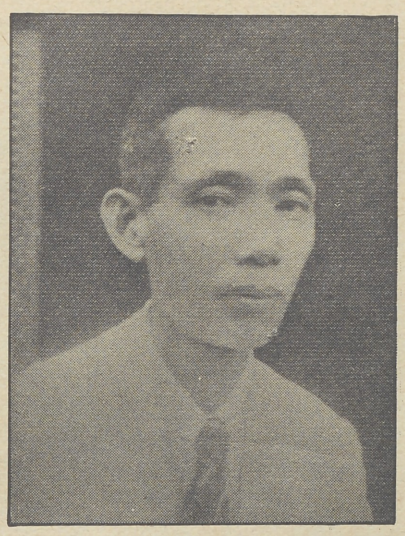
prenante de ferveur et de respect dont se sont enveloppées les funérailles du grand roi et du loyal ami de la France que fut Sa Majesté Préa Bat Samdach Préa Sisowath Monivong.

PIERRE ANDELLE.

(1) Sur le détail des cérémonies et des rites de la crémation de S. M. Sisowath, lire les notices de H. MARCHAL et de S. E. THIOUNN dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, 1928, pp. 321 et 632, et l'article de Mme Jeanne LEUBA dans *Extrême-Asie*, 1928, pp. 465-490.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Laos)



M. THIT PAN

Né à Luang-prabang en 1889, M. Thit Pan appartient à une famille de commerçants.

Après avoir fait ses études à Luang-prabang, il entra en 1941 dans l'Administration et devint successivement secrétaire du Trésor dans cette ville, puis Oupahat à la Délégation de Paklay et enfin secrétaire au Commissariat de Police de Luang-prabang.

Il quitta l'Administration en 1919 et se retira durant un an comme bonze à la pagode de Wat Xieng-Mouane.

En 1924, il s'installa à Vientiane où il fonda une entreprise de transport automobile qui s'occupa notamment du transport des matériaux destinés à la construction de la Route Coloniale n° 13 en direction de Luang-prabang.

En 1937, il créa le service actuel de transports fluviaux sur le Mékong vers Luang-prabang et Houei-sai.

M. Thit Pan est membre de la Chambre Mixte de Commerce et d'Agriculture du Laos depuis 1940. Il est titulaire de l'Ordre Royal du Million d'Eléphants et du Parasol Blanc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Laos)



M. THAO KOU

Né à Khong (province de Bassac), où son père était en service comme Chao-muong, en 1892, M. Thao Kou fit ses études au Collège Sisowath à Phnom-penh, puis en France à l'Ecole pratique coloniale du Havre où il fut envoyé comme boursier du Comité Paul-Bert.

Diplômé de l'Ecole coloniale du Havre, il revint en Indochine en 1915 et entra dans l'Administration comme agent contractuel du Service de l'Enseignement au Laos, puis en 1919 comme Commis des Résidences du Laos.

Détaché dans l'Administration indigène et nommé Chao-muong à Khong de 1929 à 1941, il seconda l'action de l'Administration du Protectorat en développant des écoles de pagodes et en établissant les bases d'une école artisanale pour le travail du bois et de l'orfèvrerie.

Commis principal hors classe depuis 1938, M. Thao Kou a été désigné pour faire partie de la Commission chargée de la délimitation de la nouvelle frontière entre l'Indochine et la Thaïlande à la suite des accords de Tokyo du 9 mai 1941.

Il est titulaire de la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur et du grade d'Officier d'académie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE "HISTOIRE" DE L'ONCLE MAURICE

(Suite de la page 8)

« ... Sur la rive du fleuve, un Mohican solitaire, tourné vers le courant, un genou à terre, le coude s'y appuyant, le menton calé dans la paume de la main, la mâchoire contractée, le regard posé sur un lointain remous, pâle, silencieux, réfléchissait...

« C'était un grand vieillard près de sa milliè-me lune... »

JEAN CLAUDE. — Quel âge, çà fait, mon oncle ?

L'ONCLE. — Plus de quatre-vingts ans, mon chéri... l'âge que tonton Maurice aura quand toi, tu auras l'âge qu'a aujourd'hui ton papa.

JEAN CLAUDE *renonçant à ce calcul compliqué, mais sans pitié.* — Oh, là, là ! mais, quand j'aurai l'âge de papa, vous serez mort, mon oncle. »

L'ONCLE MAURICE, *mélancolique.* — Il y a des chances, mon petit.

« ... C'était un grand vieillard, près de sa millième lune, aux cheveux tout blancs ; mais ses larges épaules solidement charpentées, ses bras encore bien noués de muscles apparents, ses mains longues et fines, attachées à des poignets saillants et vigoureux, lui avaient conservé l'aspect et l'allure d'un homme ayant à peine atteint la soixantaine.

« Ses moustaches courtes mais épaisses étaient de poils raides et drus ; d'où son nom bien connu de tout le peuple indien, de « Crindacier ».

« Crindacier passait pour n'avoir pas un caractère facile ; il aimait le travail et les travailleurs ; détestait les bavards et les oisifs ; aussi, la tribu des Mohicans, encline à l'insouciance et aux plaisirs, s'était-elle toujours donné d'autres chefs plus débonnaires, moins exigeants.

« Il était, en revanche, adoré des guerriers qui regrettaient son grand âge, et unanimement vénéré de toute la tribu pour sa sagesse et ses vertus.

« S'étant toujours interdit l'usage de l'« eau-de-feu », qui faisait tant de ravages parmi les Peaux-Rouges...

JEAN CLAUDE, *intéressé.* — Qu'est-ce que c'est que l'eau-de-feu, mon oncle ?

L'ONCLE. — C'était une espèce d'alcool frelaté, fabriqué par les « Blancs de langue anglaise »... (*en aparté :* ... comme dit M. Churchill)..., qui, à l'époque, colonisaient l'Amérique. Ils l'échangeaient aux Peaux-Rouges contre des lingots d'or que ces derniers trouvaient dans leurs ruisseaux et dont ils ignoraient la valeur... C'était un moyen aussi lucratif qu'infaillible d'exterminer sans frais et sans risques une race dont les « colonisateurs » convoitaient le riche territoire.

JEAN CLAUDE, *indigné.* — Mais, mon oncle, c'était très méchant...

L'ONCLE. — Très méchant, mon chéri. Aussi ont-ils renoncé à ce procédé barbare. Ce n'est plus l'eau-de-feu qu'ils fournissent aujourd'hui aux peuples qu'ils veulent dissoudre ou asservir...

JEAN CLAUDE. — C'est quoi, mon oncle ?

L'ONCLE, *sourdement.* — Les lingots d'or, mon chéri, c'est plus propre et çà tient moins de place... mais le résultat est le même.

JEAN CLAUDE *voulant paraître avoir compris.* — Ah, oui !

L'ONCLE MAURICE, *venant d'attiser sa vieille flamme patriotique, ne peut l'éteindre que dans une nouvelle imprécation.* — ... Et puis, vois-tu, Jean Claude, si çà ne suffit pas, hé bien, ils leur f'... tent la république, et là, tu sais, la vraie, la bonne, celle qui ne les rate pas.

JEAN CLAUDE *trouvant que cette diversion compromet la suite de l'histoire, y ramène son oncle.* — Alors Crindacier ne buvait pas d'eau-de-feu ?

L'ONCLE, *calmé.* — S'étant donc interdit pour lui-même l'usage de l'eau-de-feu, il avait su conserver des poumons comme un soufflet de forge, un estomac de serpent, la tête froide et un cœur bien battant.

« Quoique étant de beaucoup le plus vieux Mohican de la tribu, il en remontrait aux jeunes dans l'art d'aiguiser les tomawacks, de durcir au feu la pointe des sagaies, et de reconnaître sur l'herbe rase des sentiers la plus imperceptible trace des hommes et des bêtes.

« Il s'était fabriqué pour lui tout seul, un lourd bouclier en trois épaisseurs de bois de fer, faisant l'admiration des guerriers Mohicans ; mais ces derniers le trouvaient trop lourd, et préféraient leurs boucliers de parade élégants et légers, en fine moelle de sureau, pour faire applaudir leur souplesse et leur dextérité dans les danses et les jeux dont raffolait la tribu.

« Crindacier avait bien dit aux jeunes chefs ce qu'il pensait d'une aussi folle aberration ; mais le « Conseil des huttes » avait voté un projet consistant à creuser autour du village, un large fossé d'enceinte adossé à une haute palissade en bambous.

« Crindacier, 300 lunes auparavant, à la tête des guerriers mohicans avait repoussé durement, mais non sans peine, les intrusions des Iroquois sur les terrains de la tribu ; il connaissait donc mieux que quiconque, le courage de ses ennemis, le poids de leurs sagaies et l'épaisseur de leurs boucliers ; il savait aussi leurs désirs inassouvis de razzier les troupeaux de leurs voisins.

« Il avait ainsi de sérieux motifs d'estimer bien précaires ces mesures inusitées de protection. Mais l'opinion mohicane avait fait fi de ses avis.

« Ayant peiné plus de 30 lunes à couper le bambou dans la forêt pour édifier la palissade, les femmes et les enfants, dont l'opinion prévalait aux assemblées de la Clairière, avaient décidé que cet ouvrage, d'ailleurs impressionnant, était grandement suffisant pour permettre à la tribu de continuer, sans souci, l'indolente et molle existence, devenue son idéal.

« Et puis, « Parasol noir », le Grand Chef des Sioux, «amis héréditaires» des Mohicans, n'avait-il pas promis, en cas de danger, d'accourir de la rive opposée avec toutes ses pirogues et tous ses guerriers, au secours de ses amis ?

« Non ! il n'y avait rien à craindre, et le père Crindacier n'était qu'un vieux grognon, voulant empêcher les jeunes de rire et s'amuser. »

L'Oncle Maurice eut alors la faiblesse d'autoriser « la Folle du logis », à passer, pour lui tout seul, un disque 1900...

« Il était si doux, chaque soir, au clair de lune, d'aller s'asseoir autour de la grande Clairière, d'y déguster la divine gorgée dans des coquillages de nacre, en écoutant les récits enchanteurs

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des conteurs professionnels, enfants chéris de la tribu ; tandis qu'à travers les volutes bleuâtres s'échappant des rouges calumets de la paix, de jeunes Mohicanes passaient, souples et souriantes, remplissant les coquillages vides, et réapprovisionnant les fumeurs en pétales bien secs de pavot parfumé...

Sourires narquois, dans le coin des coquines de nièces et autres aames aux tricots, où l'on pense au contenu de la pipe du brave oncle : affreux mélange par lui composé, de feuilles de frêne, de barbe de maïs et de rares mégots de cigarettes, récupérés par son ami Jean Claude dans les cendriers familiaux.

« Qu'il était agréable d'admirer, sous la brise des soirs, les danses et les jeux des habiles guerriers, aux torses de cuivre rouge : l'hallucinant échange de leurs tomawacks, lancés d'une main sûre, rapides et tournoyants, formant comme une voûte mobile d'ébène et de métal au-dessus des grands feux de sarments de lianes, allumés dans la nuit pour éloigner les fauves des parcs aux troupeaux, et teintant de carmin, au fond de la Clairière, les parois géantes de la forêt...

Clin d'œil au plafond des coquines de nièces. Jean Claude laisse tomber son bras sur celui du fauteuil Voltaire. Tant pis, l'oncle veut écouter jusqu'au bout, son disque romantique...

« ... Quel charme pour les yeux que ces rouges brasiers, sans cesse entretenus par les femmes des guerriers nonchalamment étendues tout autour, accoudées sur le sol, la tête entre les mains, soufflant légèrement sur les braises, à travers de longs roseaux, et dessinant ainsi sur le sable, d'immenses marguerites aux flamboyants pistils...

Les coquines de nièces se touchent le front de l'index d'un air entendu, l'oncle persévère...

« ... dont chaque Mohicane (*point d'orgue*) eut été le pétale. »

Cette fois, sourire plus coquin des coquines de nièces, et chuchotements ironiques, où l'on perçoit les mots « un peu », « beaucoup », « pas du tout ».

JEAN CLAUDE, *plus réaliste et péremptoire.* — C'était comme au cinéma.

L'ONCLE, *content de son succès et encouragé.* — Comme au cinéma, mon chéri... Figure-toi même que le Grand Chef des Spectacles, directeur de la troupe des Folies-Clairières, et ayant, à ce titre, un rôle prépondérant dans la tribu, était un Mohican plein d'astuce, qui avait inventé de donner aux souffleuses de fines poudres, extraites des plantes de la forêt, dont la projection à travers les roseaux, provoquait des alternances de flammes multicolores, bleues, vertes et tango, portant au paroxysme l'enthousiasme béat du peuple mohican.

JEAN CLAUDE, *intéressé.* — C'était comme quand tonton « Dédé » avait allumé dans l'île un grand « bengale » bleu, pour la tête à grand-mère.

L'ONCLE, *enchanté de cette comparaison.* — ... Exactement, mon chéri,... *et, de plus en plus encouragé :* ... Mais, ce n'est pas tout... Imagine au-dessus de chaque brasier... *regard provocateur du côté du « coin aux tricots » en détachant les mots :* « au-dessus de chacun des cœurs de marguerites »... imagine un faisceau de longues lances de guerre, reliées en leurs fers par une mince lanière tordue, à l'extrémité de laquelle pendaient et rissolaient en tournant, d'appétissantes venaisons...

Alors, sous la voluptueuse évocation de ces ripailles, l'Oncle Maurice, sevré depuis plus de huit mois de son plat favori : « beef-staeck aux pommes, bien poêlé, au beurre fondu, façon Marie-Louise » n'y tint plus, et laissa déferler son lyrisme en hachant les césures, en mastiquant les rimes...

« de savoureux cuissots de tendres antilopes,
« de jeunes marcassins au râble bien dodu,
« des faux-filets de buffle,
(*point d'orgue salivé*) en larges escalopes,
« et d'épais tournedos,
(*point d'orgue dégluti*) en filet de zébu. »

JEAN CLAUDE, *accélérant, par sympathie, la tétée de son pouce.* — Oh, là, là. C'qu'ils en avaient, de la chance.

L'ONCLE MAURICE *avec la sincérité de l'estomac.* — J'te crois.

... puis, soucieux d'enchaîner : « Mais tu comprends bien, mon p'tit, que cette vie là ne pouvait pas durer. Il fallait que çà craque. *Sur un ton doctrinal :* Le bon Dieu n'a pas mis les hommes sur la terre, pour se ficher de lui,... pour se moquer de la punition qu'il a infligée à la désobéissance de leurs premiers parents... Tu te rappelles, Adam et Eve, chassés du Paradis Terrestre ? Non, vois-tu, mon Jean Claude, l'homme qui n'a souci, ici-bas, que des plaisirs de sa carcasse, est un orgueilleux qui continue à désobéir... et le Ciel, un jour ou l'autre, ne manque pas de le lui faire durement sentir...

Puis, revenant à son sujet : « Tout cela est un secret que dans le fond de son âme, l'honnête Crindacier méditait bien souvent.

« Il réprouvait ces réjouissances amollissantes, et les règlements qui les organisaient. Jamais il n'y participait ; le front plissé d'inquiétude, il restait le plus souvent dans sa hutte, et n'en sortait que pour s'entretenir familièrement avec ses anciens guerriers.

« Et aujourd'hui, ce qu'il redoutait depuis bien longtemps arrivait. Les Iroquois, envieux des belles prairies et des florissants troupeaux des Mohicans, avaient lancé d'énormes grappins de fonte sur la palissade en bambous, l'avaient sans grand effort, rabattue sur le fossé, et, s'en faisant un pont, avaient fait irruption dans le village de leurs insouciants voisins, y semant l'incendie, la terreur et la mort. »

L'Oncle Maurice ne résiste pas au pathétique d'impressions toutes récentes : « ... Et le torrent de la débâcle, sans cesse accrue de nouveaux affluents, roulait, en mugissant, ses humaines épaves vers la rive du fleuve, où, impavide et muet se tenait Crindacier.

« Déjà, autour de lui, quelques gros cailloux ronds, arrachés par la horde aux flancs de la colline, précédaient de leur avalanche la sinistre colonne, pour aller s'engloutir, avant elle, peut-être ! au profond des proches remous.

« Il approche, le pauvre grand troupeau terrorisé ; il arrive ; le voilà.

« Crindacier ne bronche pas. Cependant, il n'est plus pâle. Un afflux de sang lui monte à la figure, rendant plus blanche encore la neige de ses cheveux. Il a pris sa décision.

« Ramassant sur le sable son gros gourdin noueux en bois d'épine noire, il se lève lentement, rajuste sur son chef, son ancienne coiffure de guerre, faite de onze plumes blanches en queue de faisan argenté, se retourne posément, et fait face aux fuyards. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jean Claude, se passionnant, rattrape ses 15° vers la verticale.

« Alors, saisissant de chaque main les deux extrémités de son gourdin, Crindacier le place horizontalement devant lui, à bout de bras, comme pour en faire une infranchissable barrière, et il entonne cette apostrophe :

« Holà ! Mohicans, mes enfants, halte-là ! Etes-« vous devenus fous ? Où courez-vous ? Au gouf-« fre ? à la mort ? au suicide ? où sont vos chefs ? « Déjà partis ? je m'en doutais... Et vos guerriers ? « Scalpés ou dans les fers ? Les braves gars ! je « connais leurs prodiges !

« Allez ! pas de temps à perdre ! les dix pre-« miers rangs, enlacez-vous les coudes, et faites « la chaîne ! Tenez bon ! Et vous là-bas, derrière, « ne poussez pas !... Corne de bouc !

« Non, mais alors ! Qui est-ce qui commande ? « C'est vous ou moi ? Je vous préviens que je « prends le commandement de la tribu ; c'est moi « qui me nomme ! Tout seul ! Pas besoin de « compter les cailloux blancs ou noirs qui élisent « les chefs ! Le Chef, à partir d'aujourd'hui, c'est « Crindacier ! Et, corbleu, j'entends qu'on m'obé-« isse !

« Ces paroles énergiques ramenèrent, dans le tumulte, un silence relatif. Quelques cris de « Vive Crindacier ! » mêlés de murmures, le rompirent. Crindacier en profita pour se hisser sur une grosse pierre toute proche, afin de dominer cette houle humaine ; puis élevant son bâton vers le ciel :

« Aviez-vous par hasard, la pensée de passer « sur l'autre rive ? Y rejoindre nos amis les « Sioux dont les guerriers ont repris non seule-« ment leurs pirogues... mais aussi quelques-unes « des nôtres, pour aller protéger leur village ?... (*Clameurs*).

« Souhaitons-leur bonne chance ! et pensons « à nous !... Tenez, regardez ! il ne nous en reste « que quatre ! Est-ce sur elles que vous allez vous « embarquer cinq mille ? Si quarante d'entre vous « peuvent y trouver place, allez-vous, Mohicans « mes frères, abandonner vos femmes et vos « gosses à la fureur de « Fond d'Crân'de Fer », « le chef des guerriers iroquois dont vous enten-« dez les clameurs ?

« La fleur noire de la lâcheté fleurirait-elle « dans le cœur d'un Mohican ? Y verrait-on même « éclore la fleur verdâtre de la peur ? »

« Sous le souffle de ses invectives, les 5.000 têtes de la tribu étagées à flanc de coteau devant Crindacier, se courbèrent comme une seule tête ; mais d'un seul coup se relevèrent, lorsque Crindacier, esquissant de son gourdin un immense geste de dénégation, jeta, en rugissant:

« Non, non, foi de Mohican et foi de Crinda-« cier, non, çà jamais !... Et s'il ne reste qu'un « seul Mohican, sur la rive de nos pères, pour « vous protéger, femmes et enfants qui m'écoutez, « hé bien... Je serai ce Mohican-là ! »

« Un formidable : « Vive Crindacier ! » déferla comme un tonnerre vers le fleuve, dont les eaux portèrent, d'échos en échos, jusque chez les Sioux de la rive opposée, la première nouvelle de la prise de commandement de la tribu des Mohicans, par l'illustre et vénérable Crindacier, le plus âgé, mais aussi le plus sage et le plus brave d'entre eux.

« Mais Crindacier ne s'attarda pas à ces acclamations ; il attachait à la popularité qu'il savait éphémère, le même peu de valeur qu'à l'opinion, qu'il savait versatile. Ce qu'il considérait comme essentiel c'était asseoir et stabiliser l'autorité. Ayant le sentiment qu'il était dans la bonne voie, il continua : « Voici donc, Mohicans, ce que j'ai décidé :

« Je vais aller tout seul, en personne, au-de-« vant de Fond d'Crân'de Fer. Je le connais. Il « est courageux. Il estime le courage des autres ; « et celui de nos braves guerriers vient encore de « lui sauter aux yeux...

« Je suis certain de le convaincre que les « Peaux-Rouges, au lieu de s'entre-tuer, ont de « sérieux motifs de s'unir contre des dangers « communs, ne serait-ce que contre les ravages « de l'eau-de-feu...

« Je suis certain qu'il m'écoutera, et qu'il atta-« chera plus de prix à notre amitié, qu'aux scalpes « de nos chevelures.

« S'il veut, pour prix de sa victoire, s'instal-« ler quelque temps dans notre Clairière, pour « y récupérer nos troupeaux, hélas ! pour le mo-« ment, nous ne pouvons, ni nous, ni nos amis « les Sioux, l'en empêcher.

« Mais, je suis, par contre, certain d'obtenir « de lui qu'il nous laisse tranquillement remon-« ter, par une autre vallée, sur les riches et anti-« ques plateaux, de nos aïeux, laissés en friche, « hélas ! depuis près de 2.000 lunes, par nos « grands-pères et par nous-mêmes.

« Là, nous retrouverons *et, sur un ton prophé-« tique* — je vous le dis parce que j'en suis sûr — « nous retrouverons une existence heureuse, pai-« sible et prospère.

« Mais, il faut tous ensemble nous mettre à la « besogne ; il faut redéfricher des brousses très « épaisses, et y ensemencer les bonnes graminées « de nos vieilles prairies. C'est un âpre labeur « dont nous viendrons à bout.

« Pour le mener à bien, nous restons — en « comptant nos guerriers sous les chaînes — « 6.000 Mohicans. Hé bien, j'ai besoin de nos « 12.000 bras, pas un de moins. Vous entendez « bien, Mohicans, pas un de moins. Et j'y comp-« te... J'y compte absolument... Ai-je raison d'y « compter ? »

« Un unique « Vive Crindacier ! » tonné à l'unisson, fut la seule réponse.

« Satisfait, Crindacier continua sur un ton de confidence :

« Car je vous le dis, en vérité, je connais un « secret que je dois à mon âge ; la chaîne qui « me relie à nos grands-pères, est, en effet, plus « courte que la vôtre.

« Or, je tiens d'un des miens, qui le tenait du « sien, ce secret merveilleux que lui avait trans-« mis un ancien Mohican, il y a bien de cela « plusieurs milliers de lunes.

« Cet ancien Mohican habitait solitaire près « d'une source d'eau vive, dont je retrouverai « avec vous l'emplacement. Il était célèbre ; on « l'avait surnommé le « Mohican de la fontaine. »

« Je sais que son secret est gravé sur une gran-« de pierre plate, au fond même de la source ; « il ne m'en a été transmis que les derniers mots « cabalistiques, et, pour l'instant, incompréhensi-« bles :

« *C'est le fonds qui manque le moins* », mais il « s'agit, je le sais, j'en suis sûr, d'un trésor caché « que nous retrouverons. En attendant, allons, « vite au travail ! »

« Portant alors horizontalement la main droite à son front comme pour augmenter la portée de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

son regard, il scruta posément les rangs des Mohicans, étagés devant lui :

« Tiens, toi, là-bas, Cerf Agile, ... et toi, Œil « de Faucon... et toi aussi, Jarret d'Antilope, que « j'aperçois là-bas. Vous, mes anciens guerriers, « puisque vous n'êtes pas morts, allez, sortez du « rang, venez à mon bâton !

« Je vous connais ; je vous désigne comme « Chefs, pour organiser les étapes, le travail et « le ravitaillement.

« Quant à toi, Pirogue-des-Rapides, arrive ici ! « C'est toi qui me remplaceras comme Grand « Chef, partout où je ne serai pas. Commence « par prendre soin de nos quatre dernières piro- « gues ; j'ai peur qu'on nous les vole... nous en « aurons besoin. »

« Et les hommes de confiance de Crindacier, vieux guerriers éprouvés, vinrent se ranger à ses côtés tandis qu'il concluait :

« Mohicans, mes enfants ! Voici vos chefs, c'est « moi qui les nomme ; en les suivant, vous me « suivrez. Ils vous mèneront avec moi vers le se- « cret perdu, vers le trésor caché, qu'ensemble, « tous ensemble, nous retrouverons, je vous en « fais serment, foi de Crindacier. »

« Alors Crindacier descendit de sa pierre, et tandis que les échos des vallons répercutaient au loin d'interminables « Vive Crindacier ! » tandis que chacun s'empressait autour des nouveaux chefs pour se mettre à leurs ordres ; tandis que sur tous les visages détendus, un peu d'apaisement succédait à l'angoisse, l'on vit se détacher sur l'horizon la grande et noble silhouette de l'altier Mohican, qui, la tête haute, surmontée de son panache argenté, son solide bâton d'épine noire à la main, se frayait un passage à travers un peuple déjà soumis et consolé, et gravissait dignement, à larges enjambées, la pente du coteau, à la rencontre de Fond d'crân' de fer, pour négocier au mieux le salut de la tribu. »

A cet instant du récit, le ton déclamatoire de l'Oncle Maurice fit place à celui de la conversation. L'épisode du jour était terminé : « Je crois, mon Jean Claude qu'en voilà assez pour ce soir. Je te dirai demain, comment les Mohicans, en suivant Crindacier, retrouvèrent, au fond de la source limpide, la grande pierre plate sur laquelle était gravé le secret de la cache au trésor. Allons, au lit, bonsoir, mon chéri ! »

Jean Claude, à la fois étourdi, charmé et engourdi, se laissa glisser du genou de son oncle sur la carpette devant la cheminée. Il offrit gentiment sa frange blonde aux lèvres de son vieux tonton en balbutiant, selon les rites : « *Merci mon oncle, bonsoir mon oncle* ». *Mais avant de tourner les talons, une force incoercible le retint ; il leva vers son oncle ses grands yeux clairs et francs, et, du ton du* « *Monsieur à qui on ne la fait pas* », *émit sentencieusement cet avis sans appel :*

« Dites, mon oncle, il est tout de même épatant, l'Maréchal ! »

L'Oncle Maurice, interloqué, rompit pour une fois avec sa grandiloquence, en ne trouvant qu'un seul mot de réponse : « Epatant, mon chéri ».

Cachant son émotion, il ramassa son journal déplié, et hocha la tête en souriant ; il venait de trouver sa récompense.

François Dantan.

Le Maréchal a dit :

« Tous, les jeunes et les vieux dans la nouvelle France, seront dressés dans le sens de la discipline ; les jeunes par la persuasion, et les vieux, s'ils se montrent obstinés, par la force. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

La bataille politique et stratégique sur le Front russe.

Nous sommes à la fin de la 13e semaine de la guerre germano-soviétique. Parallèlement à l'activité des armées belligérantes qui se poursuivent dans une systématique lutte de destruction totale se prépare une conférence politique anglo-américano-soviétique destinée suivant sa conception primitive à régler les questions relatives à l'aide matérielle à fournir à la Russie. « La conférence de Moscou dont l'objet officiel est d'organiser la livraison du matériel de guerre anglais et américain à l'U. R. S. S. présente en réalité un intérêt politique plus grand que son intérêt technique », telle est l'impression recueillie dans les milieux diplomatiques où toutes les informations concernant la prochaine réunion anglo-américano-soviétique sont analysées avec soin.

« On a pu observer d'abord que le principe de cette conférence avait été adopté depuis longtemps à une époque où les observateurs n'étaient pas unanimes à croire à la prolongation de la résistance russe. Si cette réunion tripartite, qui paraissait alors urgente, n'a pas été tenue immédiatement c'est, croit-on, parce qu'un nombre important de questions devaient être réglées au moins en principe : ce sont ces questions qui auraient un caractère politique.

« Au bout de trois mois de lutte, poursuit le commentateur français, l'U. R. S. S. semble montrer une certaine impatience. Moscou a fait savoir que l'aide anglo-saxonne en matériel de guerre doit être apportée désormais dans le plus bref délai possible et être abondante en même temps que de qualité.

« En d'autres termes, l'U. R. S. S. devient plus nettement demanderesse à mesure que le temps passe. Cette situation donne aux Anglais et aux Américains des atouts pour résoudre dans le sens qu'ils préconisent les problèmes annexes dont il a été question. Ceux-ci sont à la fois de caractère politique, idéologique et économique. »

Il est en effet évident que la déclaration commune Roosevelt-Churchill n'a été établie qu'en fonction de la participation russe à la guerre contre les pays de l'Axe. L'attitude de sollicitation des Soviets permet donc aux Anglo-Américains d'imposer au besoin leurs exigences politiques et idéologiques, en particulier celles du 2e point de la déclaration commune.

Ce deuxième point « préconise que tout changement territorial devra correspondre au désir librement exprimé des peuples intéressés. La question des territoires incorporés à l'U. R. S. S. depuis le début de ce conflit européen se pose donc. A l'heure actuelle, ces territoires sont dans leur immense majorité occupés par des troupes allemandes ou par des troupes alliées au Reich, mais l'U. R. S. S. n'y a pas renoncé. Dans les négociations qui ont eu lieu entre les autorités soviétiques et les autorités polonaises réfugiées à Londres, il semble que des garanties ou tout au moins des promesses aient été faites par l'U. R. S. S., en ce qui concerne les territoires polonais occupés par elle à la suite de l'avance allemande de septembre 1939 ; mais rien d'officiel n'a été publié.

« Quant aux Etats Baltes : Estonie, Lithuanie, Lettonie, incorporés à l'U. R. S. S., leur sort a certainement été envisagé. On se rappelle que la question a été posée dès le début de 1939, alors que la Grande-Bretagne et la France négociaient, sans succès d'ailleurs, avec Moscou.

« De même, dans le domaine économique, les huit points du *Potomac* prévoient en termes d'ailleurs imprécis, un régime très différent de celui appliqué par les Soviets.

« Enfin la Grande-Bretagne et la Russie, qu'elle soit tsariste ou communiste ont en Orient des intérêts souvent contradictoires. Il semble aujourd'hui même qu'en Iran le soulèvement des Kurdes soit en partie favorisé par les Russes, tandis que l'abdication du Shah serait la réplique britannique. »

Ainsi donc malgré le soulagement énorme que lui apporte l'armée rouge, la Grande-Bretagne demeure avec une obstination effrayante, fidèle à sa politique traditionnelle, où l'intérêt des économistes de la Cité de Londres dicte sa loi en dépit des conventions solennelles et des valeurs morales en apparence les plus solidement établies. Londres voit en effet, très loin, au delà sans doute de la guerre russo-allemande. Une défaite allemande signifierait la bolchevisation européenne tandis qu'une défaite russe aurait pour résultat l'élimination anglaise du continent. Le jeu anglais mise en ce moment sur l'épuisement des belligérants, épuisement qui ne pourrait que lui être profitable grâce à l'aide totale de l'Amérique.

Quoi qu'il en soit, la partie politique qui se joue à Moscou se juxtapose au terrible enjeu des armes. Le bilan hebdomadaire (13 au 20 septembre) annoncé par Berlin serait particulièrement important : sur mer le tonnage anglais coulé représenterait 230.000 tonnes, sur terre les troupes allemandes auraient occupé Kiev et Poltava. Au Sud du Lac Ilmen 8 divisions soviétiques auraient été anéanties tandis qu'en ce moment se poursuit à l'Est de Kiev la destruction d'un groupe d'armées du Maréchal Boudienny représentant 400.000 hommes. En essayant de sauver Moscou et Léningrad, le Maréchal Timochenko aurait, en quelque sorte, laissé prendre l'Ukraine et ouvert aux armées de l'Axe la route du Caucase.

Ce qui précède est évidemment d'origine allemande, c'est-à-dire que ces renseignements sont assez différents de ceux fournis par la radio soviétique. La vérité, effrayée sans doute par les bouleversements du champ de bataille, arrive difficilement à se faire un jour pour arriver jusqu'à nous. La prudence nous conseille d'attendre les temps à venir pour connaître les vrais résultats, les vrais succès des uns, les vrais revers des autres.

La Vie en France.

Malgré les temps difficiles et les premières neiges prochaines la France organise matériellement et moralement son existence. En dépit des mesures prises pour mettre un terme aux actes de terrorisme commis contre les Français comme contre les membres de l'Armée allemande, des attentats sont encore enregistrés.

Après l'assassinat du député Guitton, nous apprenons avec une stupeur indignée l'enlèvement du fils du Colonel Heurteaux, grand as de l'aviation de guerre de 1914-1918, pilote de chasse prestigieux aux 26 victoires homologuées, pilote de grand raid remarquable, et vice-président de la Légion des Anciens Combattants. C'est sans nul doute en cette qualité que le Colonel a été frappé dans ses plus chères affections. C'est le lundi 8 septembre vers 11 heures que le rapt a eu lieu. Le 4e fils du Colonel se trouvait devant un garage de bicyclettes de la rue Delessert quand il fut soudain maîtrisé par quatre hom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes qui, avant même qu'eut pu se déclencher la moindre intervention, sautèrent avec leur victime dans une auto et s'enfuirent à toute vitesse. La police française recherche depuis, vainement, le jeune homme.

Le caractère de ce rapt le rendra particulièrement odieux aux yeux de tous quels qu'ils soient. Il ne s'agit plus d'un acte direct de vengeance politique mais d'une basse et lâche action d'indirecte représaille contre un homme qui s'est donné tout entier à l'œuvre de redressement entreprise par le Maréchal Pétain.

Nous avons à déplorer d'autres incidents, plus graves, consécutifs à de nouveaux attentats commis contre l'armée allemande. Le Général Von Stulpnagel, Chef de l'Administration militaire, a pris des mesures de répression particulièrement dures à nos cœurs de Français. Nous ne nous appesantirons pas sur ces misères que nous valent la défaite. Puissent-elles — c'est le vœu que nous formulons — engager les hommes à d'autres conceptions de l'existence, à réformer certaines idéologies qui furent peut-être valables, mais qui pour le moment demeurent inapplicables. Puissent-elles engager les Français à s'inspirer dans leurs actes comme dans leurs pensées du seul intérêt français. Cet intérêt commande en ce moment de servir totalement. Car la France s'inspire uniquement de ses intérêts. Le Maréchal est le seul juge de la politique à suivre et nous l'espérons du moins, car personne n'a de conseils de patriotisme et de vertu à lui donner.

Quoi qu'il en soit, le Ministre Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Pucheu, n'est pas resté inactif devant cette recrudescence des activités antinationales. « Il y a, a déclaré le 17 septembre M. Pucheu, à l'issue du déjeuner des délégués départementaux à la propagande, en France occupée, une petite cohorte d'agents de Moscou. Moscou leur a ordonné de faire assez d'agitation pour provoquer partout des incidents et leur a commandé de fomenter une révolte permanente de façon à soulager l'action des armées russes.

« Nous avons le grand espoir de protéger la population française contre les conséquences de cette agitation ordonnée par l'étranger. Nous n'avons pas le droit de laisser mettre en jeu la sécurité de nos compatriotes et c'est pourquoi nous sommes décidés à réprimer l'action du parti communiste. »

On sait que cette répression a déjà commencé et que des peines extrêmement sévères ont sanctionné les activités des agents de Moscou.

Parallèlement se poursuit l'épuration des Administrations publiques et des Services militaires, de tous les anciens chefs ou dignitaires de la Franc-Maçonnerie.

Ne doutons donc pas de la France. Sur le dur chemin qui mènera à la cité future les sacrifices des hommes de bonne volonté n'auront pas été vains. La France a besoin pour la réalisation de son œuvre, d'un climat moral sain, d'un climat d'ordre et de paix. C'est ce à quoi s'emploie le Gouvernement du Maréchal qui sait mieux que quiconque ce qui, à un moment donné de la politique intérieure ou extérieure, convient le mieux aux hommes, à la Patrie.

La Vie en Indochine.

Sous la rubrique la Vie Indochinoise, *Indochine* a publié l'Interview que le Vice-Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a accordée à un journaliste japonais. Les questions posées par le correspondant du *Nichi Nichi*, ainsi que les réponses faites par le Gouverneur Général ont fait en quelque sorte le point de la position politique et économique indochinoise. Nous n'avons pas l'intention de développer ce point de vue, établi du reste avec la plus grande netteté.

Nous préférons cette fois réserver une partie de la chronique hebdomadaire qui nous est réservée, à l'existence — celle-ci prise dans un sens très général, — même de la Colonie.

Au moment où j'écris, à un jour près il y a un an, se déroulaient à la frontière du Nord-Est les douloureux événements que l'on sait. D'autres incidents sont nés dont il est résulté des cessions territoriales pénibles pour nos sentiments et notre amour-propre, mais que notre raison nous a fait admettre. Depuis, la France et le Japon ont signé un accord économique et un accord militaire. La vie continue, l'Indochine continue à vivre. Mise au pied du mur par l'égoïsme de certains de ses voisins, elle s'est mise courageusement au travail. Dans tous les domaines, artisanal, commercial, industriel, l'ingéniosité, l'initiative, l'intelligence des hommes, français ou indochinois, ont contribué à pallier les effets de la rupture des liens commerciaux avec la France et le rationnement du carburant en provenance de l'étranger. La plupart des transports en commun s'effectuent au gaz des forêts tandis que l'alcool a permis de maintenir à un degré normal toutes les activités essentielles de la Colonie. Celle-ci, consciente de sa responsabilité particulière dans le jeu des forces internationales dans le monde, s'est adaptée avec une remarquable aisance à leur flux et reflux périodique. Elle s'est mise au travail en tenant compte de sa position géographique et de sa qualité d'Etat membre de la Grande Communauté Impériale française.

Dans l'ordre politique un calme relatif est revenu dans une Extrême-Asie apaisée. Les forces hostiles qui l'entourent de leur réseau n'ont pas éteint leur égoïsme, mais rien n'a caractérisé ces derniers temps qu'elles aient l'intention d'accentuer leur pression. L'Indochine maintient des relations politiques normales avec tous ses voisins.

Dans l'ordre intérieur, le calme, un instant troublé par les incidents de frontière, est revenu. Le Gouvernement suivant fidèlement celui de Vichy a procédé à une série d'épurations. Les agents ne présentant pas les garanties de moralité, de fidélité, de travail, les adversaires du régime ont été relevés de leurs fonctions. L'Indochine n'a pas besoin ni de pessimistes ni de timorés. Elle veut des hommes aptes à la servir au sens noble du mot. Elle voudrait des hommes jeunes, forts, des êtres ayant non seulement le goût des responsabilités mais aussi le désir de les rechercher. Il y a à faire de ce côté. L'Administration actuelle s'efforce dans le cadre de ses possibilités en personnel à réaliser ce programme de rénovation intérieure.

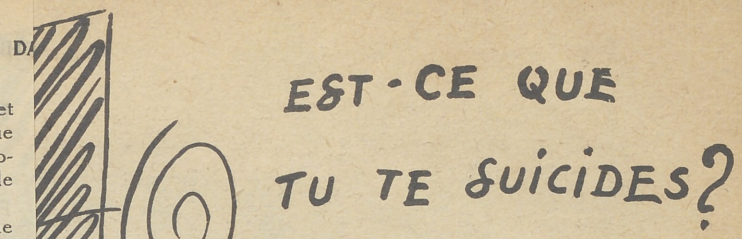
Dans l'ordre économique la bourrasque mondiale a relativement peu touché le pays. Certes le mot relatif garde toute sa valeur. Car nous pensons à la France si privée de tout, en disant que nous n'avons pas été atteints profondément. Des liens maritimes se sont rompus, avec la Métropole en particulier. Le Gouvernement s'est attaché, avec un tonnage réduit de moitié à les renouer. Dans le Pacifique et le long des côtes de l'Asie Orientale le pavillon français flotte toujours.

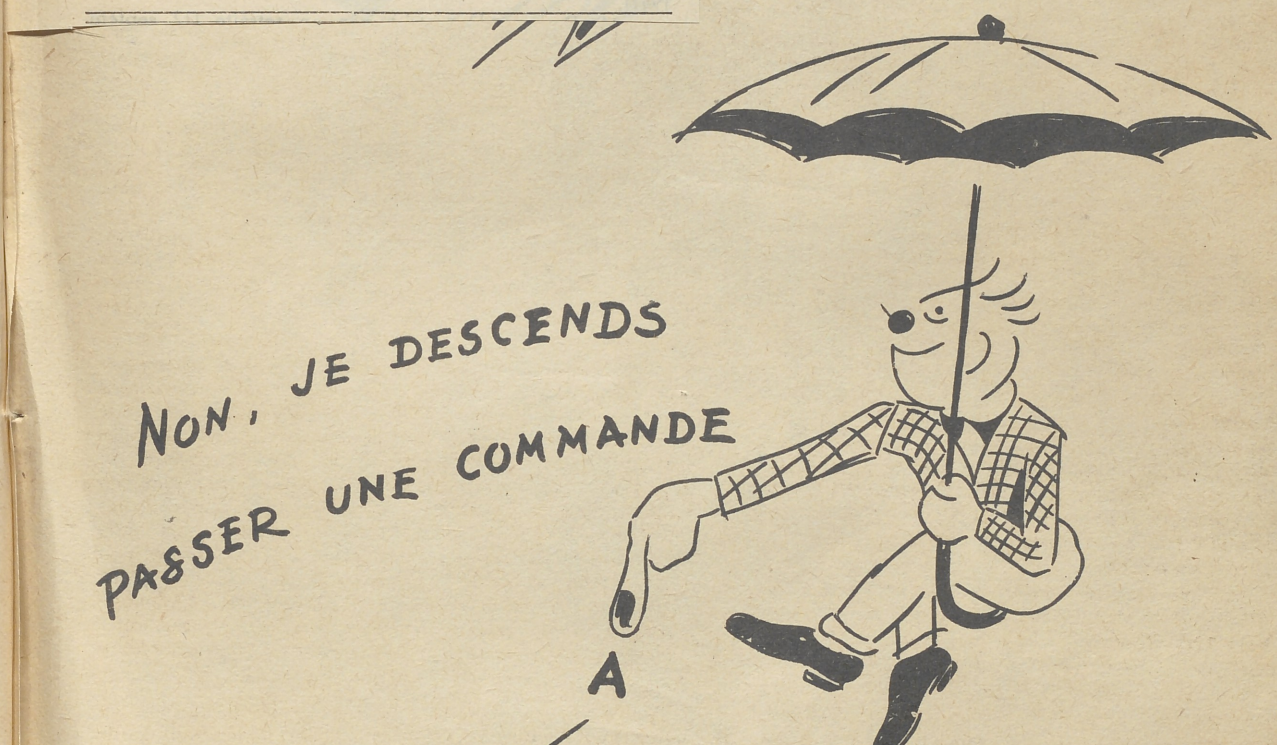
Mise au pied du mur, l'Indochine a dû chercher, innover, trouver des débouchés, créer ce qui lui manquait. Le riz, ce produit de son sol qui conditionne toute son activité économique et autour duquel toute activité sociale s'ordonne, a trouvé un terrain de vente : le Japon et, dans une plus faible mesure, Shanghai. Tout le surplus exportable peut donc être livré. Le caoutchouc indochinois fait prime sur le marché de New-York. L'Indochine fabrique à présent ses pneus, ce qui est normal. Elle consomme ses fruits au lieu de les acheter très chers en Californie et ailleurs. Elle consomme son miel qui est excellent. Elle fabrique son sucre, ses confitures, ses conserves, son beurre bientôt, peut-être un jour obtiendra-t-elle son lait du soja. Elle boit son thé alors que cédant au snobisme, elle faisait venir cet article de Chine et

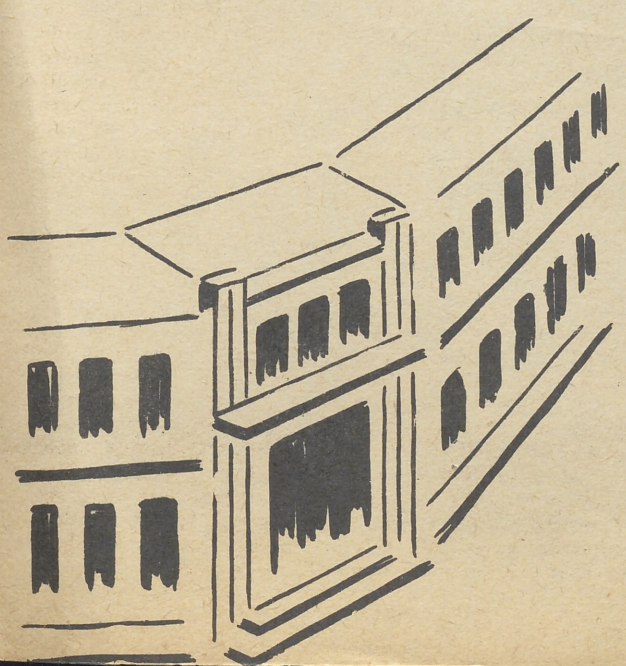
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'ailleurs. Elle plante du coton à la place du maïs et doit se débrouiller pour ses sacs de jute. Elle fabrique son papier, son huile et son savon et bien d'autres choses encore qui lui permettront d'attendre le passage de l'orage mondial sans en subir exagérément les effets.

Du reste la Foire-Exposition de Hanoi répondant à une formule particulièrement heureuse est destinée à montrer que l'heure des loisirs doit céder à l'époque de l'utilité, du travail et de la production. Elle est destinée à montrer ce que les hommes venus de France ont fait dans le passé ; elle doit présenter aussi à la foule ce que les artisans, les commerçants et les industriels indochinois et français sont capables de produire en ce moment. Au milieu des difficultés d'autant plus considérables qu'elles étaient inaccoutumées, l'Indochine a fait preuve d'une activité prodigieuse et d'une faculté d'adaptation inespérée. Les produits de son travail, nous les verrons concrétisés à la Foire-Exposition de Hanoi dont l'intérêt sera donc exceptionnel.







L'IMPRIMERIE
G. TAUPIN & Cie
8, 10, 12
RUE DUVILLIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mes qui, avant même qu'eut pu se déclencher la moindre intervention, sautèrent avec leur victime dans une auto et s'enfuirent à toute vitesse. La police française recherche depuis, vainement, le jeune homme.

Le caractère de ce rapt le rendra particulièrement odieux aux yeux de tous quels qu'ils soient. Il ne s'agit plus d'un acte direct de vengeance politique mais d'une basse et lâche action d'indirecte représaille contre un homme qui s'est donné tout entier à l'œuvre de redressement entreprise par le Maréchal Pétain.

Nous avons à déplorer d'autres incidents, plus graves, consécutifs à de nouveaux attentats commis contre l'armée allemande. Le Général Von Stulpnagel, Chef de l'Administration militaire, a pris des mesures de répression particulièrement dures à nos cœurs de Français. Nous ne nous appesantirons pas sur ces misères que nous valent la défaite. Puissent-elles — c'est le vœu que nous formulons — engager les hommes à d'autres conceptions de l'existence, à réformer certaines idéologies qui furent peut-être valables, mais qui pour le moment demeurent inapplicables. Puissent-elles engager les Français à s'inspirer dans leurs actes comme dans leurs pensées du seul intérêt français. Cet intérêt commande en ce moment de servir totalement. Car la France s'inspire uniquement de ses intérêts. Le Maréchal est le seul juge de la politique à suivre et nous l'espérons du moins, car personne n'a de conseils de patriotisme et de vertu à lui donner.

Quoi qu'il en soit, le Ministre Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, M. Pucheu, n'est pas resté inactif devant cette recrudescence des activités antinationales. « Il y a, a déclaré le 17 septembre M. Pucheu, à l'issue du déjeuner des délégués départementaux à la propagande, en France occupée, une petite cohorte d'agents de Moscou. Moscou leur a ordonné de faire assez d'agitation pour provoquer partout des incidents et leur a commandé de fomenter une révolte permanente de façon à soulager l'action des armées russes.

« Nous avons le grand espoir de protéger la population française contre les conséquences de cette agitation ordonnée par l'étranger. Nous n'avons pas le droit de laisser mettre en jeu la sécurité de nos compatriotes et c'est pourquoi nous sommes décidés à réprimer l'action du parti communiste. »

On sait que cette répression a déjà commencé et que des peines extrêmement sévères ont sanctionné les activités des agents de Moscou.

Parallèlement se poursuit l'épuration des Administrations publiques et des Services militaires, de tous les anciens chefs ou dignitaires de la Franc-Maçonnerie.

Ne doutons donc pas de la France. Sur le dur chemin qui mènera à la cité future les sacrifices des hommes de bonne volonté n'auront pas été vains. La France a besoin pour la réalisation de son œuvre, d'un climat moral sain, d'un climat d'ordre et de paix. C'est ce à quoi s'emploie le Gouvernement du Maréchal qui sait mieux que quiconque ce qui, à un moment donné de la politique intérieure ou extérieure, convient le mieux aux hommes, à la Patrie.

La Vie en Indochine.

Sous la rubrique la Vie Indochinoise, *Indochine* a publié l'Interview que le Vice-Amiral d'Escadre Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a accordée à un journaliste japonais. Les questions posées par le correspondant du *Nichi Nichi*, ainsi que les réponses faites par le Gouverneur Général ont fait en quelque sorte le point de la position politique et économique indochinoise. Nous n'avons pas l'intention de développer ce point de vue, établi du reste avec la plus grande netteté.

Nous préférons cette fois réserver une partie de la chronique hebdomadaire qui nous est réservée, à l'existence

Prochain mariage.

TONKIN

— M. André-Daniel-Marie Cognon, de la Cimenterie Portland de l'Indochine, avec Mlle Jacqueline Philomène Jousique.

Décès.

COCHINCHINE

— M. Lai-ich-Ky, propriétaire à Binh-thuy (10 septembre 1941).

— M. Grégoire Albert, ingénieur-géomètre hors classe du Cadastre en retraite (10 septembre 1941).

— M. le R. P. Mathieu Duc, Supérieur de la Maison de retraite des prêtres annamites à Chi-hoa (12 septembre 1941).

TONKIN

— M. Phan-van-Duong, géomètre civil (11 septembre 1941).

— M. [illegible] en retraite (12 septem-

Celle-ci, consciente de sa responsabilité particulière dans le jeu des forces internationales dans le monde, s'est adaptée avec une remarquable aisance à leur flux et reflux périodique. Elle s'est mise au travail en tenant compte de sa position géographique et de sa qualité d'Etat membre de la Grande Communauté Impériale française.

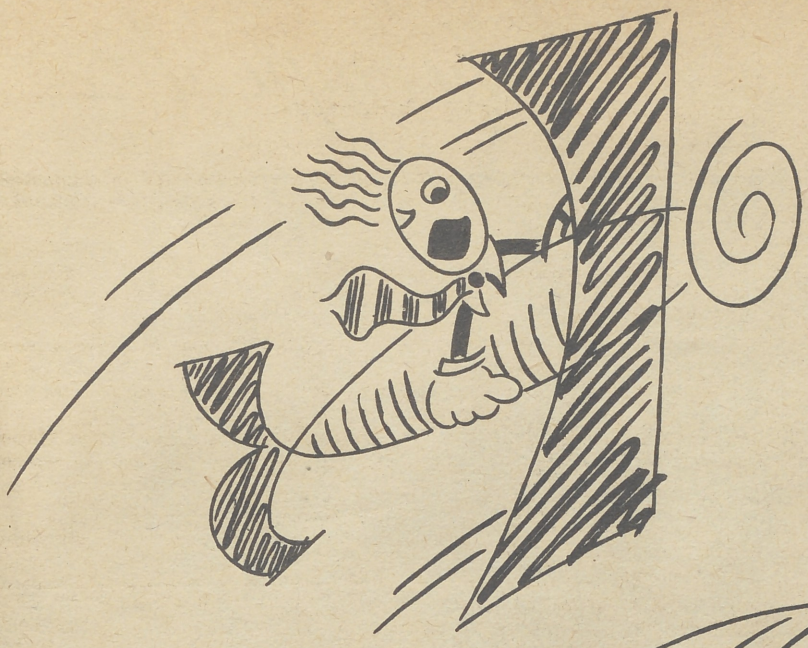
Dans l'ordre politique un calme relatif est revenu dans une Extrême-Asie apaisée. Les forces hostiles qui l'entourent de leur réseau n'ont pas éteint leur égoïsme, mais rien n'a caractérisé ces derniers temps qu'elles aient l'intention d'accentuer leur pression. L'Indochine maintient des relations politiques normales avec tous ses voisins.

Dans l'ordre intérieur, le calme, un instant troublé par les incidents de frontière, est revenu. Le Gouvernement suivant fidèlement celui de Vichy a procédé à une série d'épurations. Les agents ne présentant pas les garanties de moralité, de fidélité, de travail, les adversaires du régime ont été relevés de leurs fonctions. L'Indochine n'a pas besoin ni de pessimistes ni de timorés. Elle veut des hommes aptes à la servir au sens noble du mot. Elle voudrait des hommes jeunes, forts, des êtres ayant non seulement le goût des responsabilités mais aussi le désir de les rechercher. Il y a à faire de ce côté. L'Administration actuelle s'efforce dans le cadre de ses possibilités en personnel à réaliser ce programme de rénovation intérieure.

Dans l'ordre économique la bourrasque mondiale a relativement peu touché le pays. Certes le mot relatif garde toute sa valeur. Car nous pensons à la France si privée de tout, en disant que nous n'avons pas été atteints profondément. Des liens maritimes se sont rompus, avec la Métropole en particulier. Le Gouvernement s'est attaché, avec un tonnage réduit de moitié à les renouer. Dans le Pacifique et le long des côtes de l'Asie Orientale le pavillon français flotte toujours.

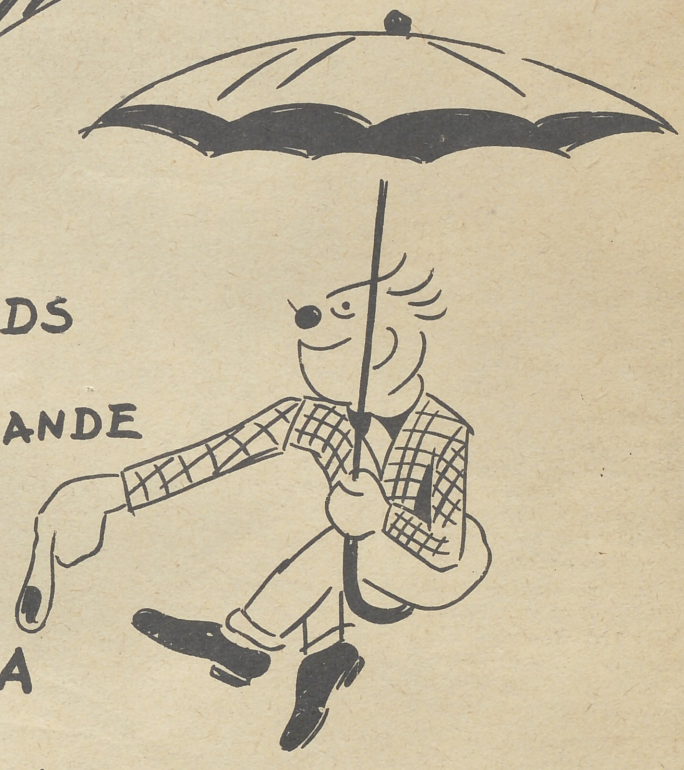
Mise au pied du mur, l'Indochine a dû chercher, innover, trouver des débouchés, créer ce qui lui manquait. Le riz, ce produit de son sol qui conditionne toute son activité économique et autour duquel toute activité sociale s'ordonne, a trouvé un terrain de vente : le Japon et, dans une plus faible mesure, Shanghai. Tout le surplus exportable peut donc être livré. Le caoutchouc indochinois fait prime sur le marché de New-York. L'Indochine fabrique à présent ses pneus, ce qui est normal. Elle consomme ses fruits au lieu de les acheter très chers en Californie et ailleurs. Elle consomme son miel qui est excellent. Elle fabrique son sucre, ses confitures, ses conserves, son beurre bientôt, peut-être un jour obtiendra-t-elle son lait du soja. Elle boit son thé alors que cédant au snobisme, elle faisait venir cet article de Chine et

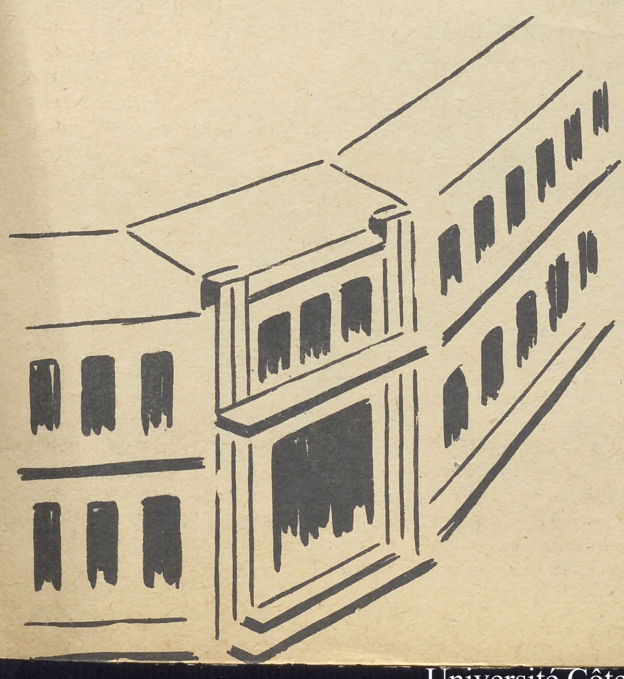
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



EST-CE QUE TU TE SUICIDES?

NON, JE DESCENDS PASSER UNE COMMANDE A

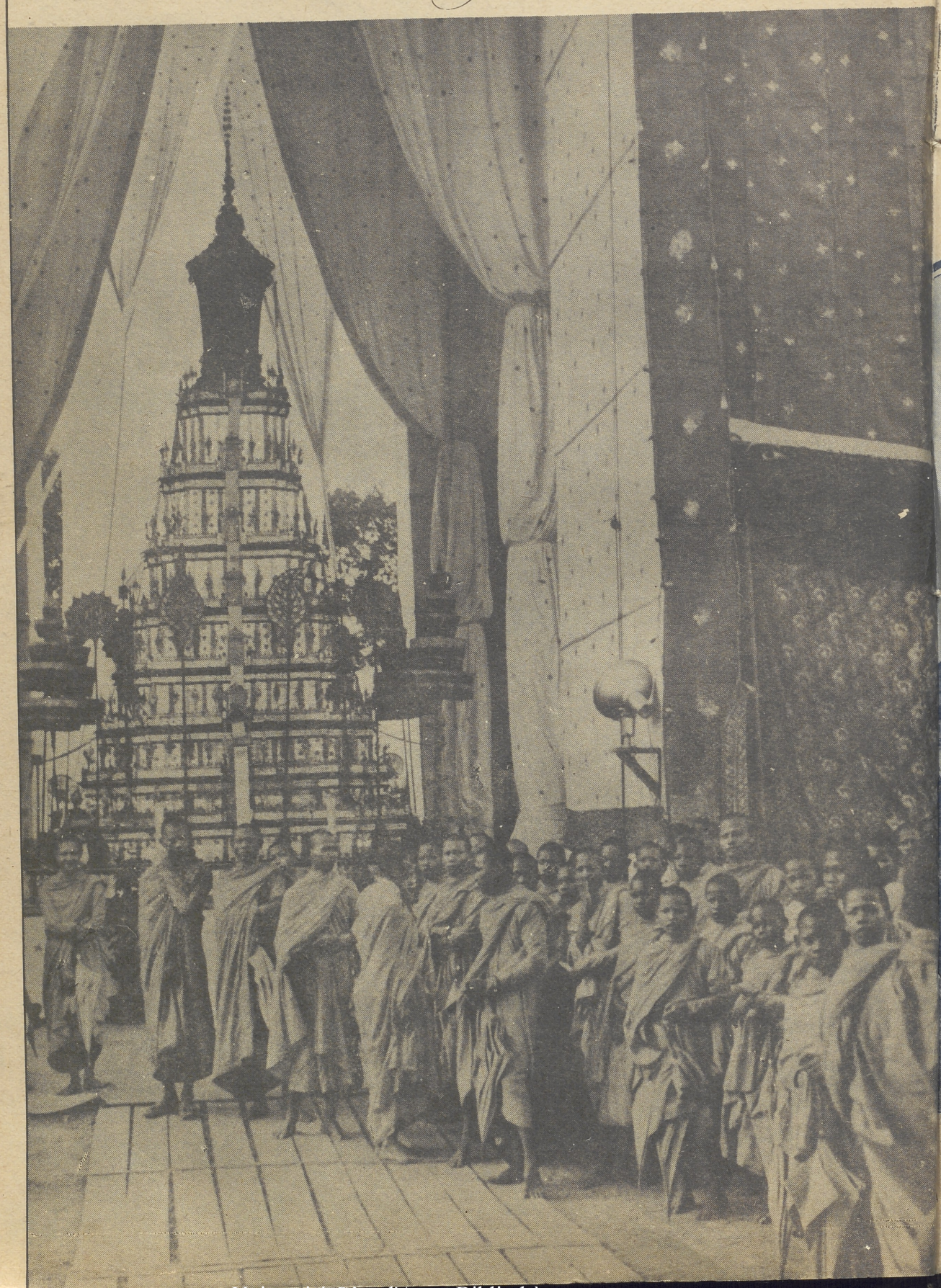




L'IMPRIMERIE
G. TAUPIN & Cie
8, 10, 12
RUE DUVILLIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Funérailles Royales à Phnompenh



Université Côte d'Azur. Bibliothèques